

Année 1943



Deux sœurs : Charlotte TM et Colette Boutan. Sarrau 1944.

Résumé de la situation

Charlotte Tommy-Martin a quitté la Tunisie en octobre 1942, pour assister à la naissance du premier bébé de sa fille Hélène Letourmy, habitant Toulon. À la suite du débarquement allié en Afrique du Nord (8 novembre 1942), Charlotte se trouve bloquée en France, sans nouvelles de sa famille restée en Tunisie, ni de son fils aîné Abel (*en poste à Ati au Tchad d'avril 1942 à novembre 1943*).

Début 1943, sont à la Villa de Sion à Radès :

– Henriette (1921), Laurent (1924) qui partira sous les drapeaux vers la fin de l'année, Francis (1926) Charles (1928), Vincent (1930), Dominique (1932) et la petite France (1935).

– Jean Tommy-Martin, le père de famille, qui sera arrêté à Radès en février 1943, déporté puis libéré rapidement. Il rejoindra Charlotte en France au mois de mars et y restera retenu avec elle.

Cette série de lettres adressées à sa plus jeune sœur Colette, sa filleule, nous permet de suivre Charlotte à travers ses pérégrinations en France, sans domicile fixe, traversant des périodes d'espoir et de découragement, souffrant cruellement d'être séparée de ses enfants. ¹

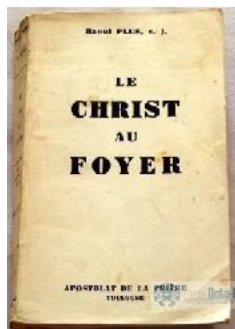
¹ Jean et Charlotte TM retrouveront leurs enfants après deux longues années de séparation, au mois de décembre 1944, après la mort de leurs fils Abel et Laurent.

Lettre de Charlotte TM à sa sœur Colette Boutan

Toulon, samedi 9 janvier 1943

Ma chère Colette,

Tu es vraiment trop bonne de m'écrire si souvent et de si bonnes et longues lettres, alors que tu as tant à faire et tant à écrire aussi pour répondre à toutes les cartes qui t'arrivent en flot de l'interzone. Mais tes lettres bien entendu profitent à tous et pour moi elles sont si pleines de ton affection et de ta foi réconfortante qu'elles m'apportent un peu de ton courage et de ta confiance dont je suis si pauvre moi-même !



Je lis aussi bien souvent, en pensant à toi qui me l'as fait connaître, le beau livre du « Christ au foyer » où je trouve des chapitres tout à fait appropriés à mon cas, et ainsi j'arrive à surmonter mon état de découragement qui va par moments jusqu'au désespoir.

Enfin, figure-toi qu'hier soir une lueur a surgi dans ma nuit ! Nous avons reçu un télégramme inattendu de Jacques Tommy-Martin débarqué à Marseille où il doit être démobilisé, et il mettait dans son télégramme « très bonnes nouvelles de Radès » ! Tu imagines d'abord mon soulagement, après deux longs mois de silence, et ma hâte ensuite de revoir ce brave Jacques à qui nous avons aussitôt télégraphié de venir nous voir à Toulon. S'il ne peut pas venir, j'irai le voir. Il me tarde trop d'avoir des nouvelles de là-bas !

D'un autre côté, une lettre de ma belle-sœur Laure me donne des échos indirects de la Tunisie, par un Monsieur revenant de Bizerte (où il avait subi 72 bombardements !) et lui disant qu'autant la côte était agitée, chacun des adversaires s'attachant surtout à empêcher l'autre d'amener du renfort, autant l'intérieur était relativement calme, aucune bataille sérieuse n'ayant encore eu lieu. Il disait aussi qu'on effectuait ou allait effectuer des rapatriements des personnes de France retenues en Afrique du Nord. On avait déjà rapatrié des enfants partis là-bas en colonie de vacances.

Mais tout cela ne parle pas d'opérations en sens inverse ! En tout cas je m'accroche toujours furieusement à l'espoir de m'embarquer sur le *Sphinx* déjà ancré à Toulon. Hélène et Jean doivent voir aujourd'hui l'aumônier qui doit partir sur ce bateau et qui doit justement présider une petite « récollection » de jeunes ménages de marins qui a lieu ce soir et demain. Jean doit voir aussi les autorités maritimes. De mon côté, j'écris et je réécris à l'Office de Tunisie de Vichy dont j'attends incessamment une réponse. Espérons que tout cela aboutira et qu'un jour prochain je voguerai vers Tunis ! Ce sera bien grâce à toutes les prières si ferventes de toi et de tes enfants, si purs et si innocents que Dieu ne peut pas ne pas les exaucer !

Merci donc ma chère Colette de ta bonne lettre, de ta pensée toujours si affectueuse, si encourageante et de toutes les intéressantes nouvelles aussi concernant ta vie et celle de tes enfants.

Que je te redise à mon tour, après maman, combien nous avons tous apprécié et combien nous nous sommes régalés de la délicieuse et grosse poularde que tu avais envoyée à maman pour sa fête ! C'est effrayant, en effet, ce que l'on devient gourmand et ce que l'on attache d'importance à la question nourriture ! Question vitale malheureusement. Nous avons eu des échos aussi des festoyances parisiennes et des dindes et des oies dégustées en famille. Bonnes traditions qui arrivent encore à subsister malgré les restrictions.

Dans notre pays de misère (Toulon a là-dessus sa réputation) nous sommes l'objet des attentions les plus délicates et nous recevons des colis qui nous réconfortent à la fois le cœur et

l'estomac. La bonne Jacqueline vient encore de nous envoyer un colis composé de tout un choix des meilleures choses : beurre, chocolat, petits gâteaux, lait concentré sucré... fromages !! autant de choses qui nous font défaut. Et nous venons tout à l'heure de déguster un de ces fromages Fourquemin qui nous ont mis dans la bouche toute la saveur du Mesnil. Germaine, Henriette nous ont comblés aussi et Pauline, de son lointain Nord, a trouvé le moyen de nous envoyer des gâteaux, dont un fameux pain d'épices de Belgique qui nous a servi de galette des Rois. Cécile à son tour nous annonce un petit colis.

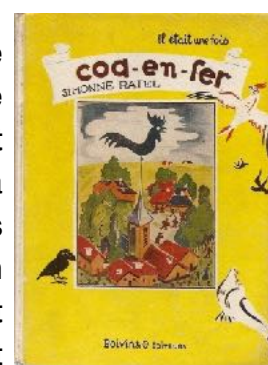
Enfin chacun contribue à notre ravitaillement avec un ensemble touchant. Ce sont les rôles renversés ! Où est le temps où nous passions, maman et moi, la moitié de nos journées à remplir des couffins d'oranges et à faire des colis ? Quel retournement !

Voilà que moi aussi je ne parle plus que de nourriture et de gourmandise, quel terre à terre ! Nous en sommes tous là ! Au fond, ce n'est pas l'abstinence qui vous dégage et vous élève l'esprit, mais un estomac bien garni et satisfait. J'ai idée que les religieux et religieuses qui vivent de privations doivent être cruellement tentés par les choses de la bouche et en rêver plus souvent qu'on ne le croit !

Nous lisons en ce moment le soir, à haute voix, c'est Jean qui lit, la vie de Saint-François-d'Assise, illustrée par Boutet de Monvel (c'est le cadeau que j'avais mis dans le chausson ou plutôt sous le chausson de François). C'est



écrit d'une façon aussi charmante que les illustrations, et la lecture hier soir relatait justement le trait d'un des bons frères qui la nuit s'était réveillé en criant qu'il avait faim. Et le bon Saint-François, qui n'avait rien d'austère, s'est levé aussitôt et avait ordonné que l'on donnât à manger à ce pauvre affamé et même que l'on mangeât avec lui pour ne pas l'humilier, j'ai trouvé ça exquis.



Que dis-tu, dans un autre genre, de l'histoire de coq-en-fer ? C'est tout à fait une lecture à faire tout haut avec des enfants. J'ai trouvé ça charmant et c'est dans ce livre que nous avons puisé pour le transmettre à Daniel, le surnom de « Roudoudou » qui lui allait à merveille, qui est devenu chez les Penet : « gros Doudou » puis « Doudou », petit nom qui lui est resté.

Je suis seule en ce moment dans le petit nid tout ensoleillé. Hélène et Jean viennent de partir à leur récollection et maman promène le mousse sur les petites places du voisinage. Le petit bonhomme, dont tu nous reproches de ne pas assez parler, va avoir trois mois et se transforme chaque jour ; prenant de la connaissance, riant, jouant avec ses menottes. Il a une tête de bon petit gavroche sympathique ; et pour Hélène c'est une source de joie chaque jour plus grande et plus exubérante. L'admiration de Jean pour son fils est plus silencieuse, mais il n'en jouit pas moins et il prend à cœur son éducation.

J'ai moi aussi 36 autres lettres et surtout cartes à écrire, aussi je te laisse ma chère Colette, non sans te remercier encore mille fois de ta lettre et te dire combien j'ai de peine de savoir que ton quatuor maigrît ! C'est peut-être dû simplement à ce qu'il grandit et s'allonge, ce qui est normal à son âge. Je prends note des titres de livres dont tu me parles et je t'embrasse bien fort ainsi que tes quatre petits pages que je vois s'activant au service de la table et du ménage.

Dis à Louis mon meilleur souvenir et transmets aussi à tes beaux-parents, comme à Tatïe, à Lacapère et à tous les amis de là-bas, sans oublier l'abbé Bétons, mon meilleur souvenir et mes vœux.

Ta vieille marraine.

Charlotte.

Lettre de Charlotte TM à sa sœur Colette Boutan



Henriette TM en 1943.

Toulon, jeudi 14 janvier 1943

Ma trop bonne filleule,

Je suis tout émue par ta lettre qui compatit si bien à tous mes états d'âme et participe aussi à mes joies. Oui, tu imagines avec quelle émotion nous avons accueilli dimanche ce brave Jacques TM. La journée entière ne m'a pas suffi pour l'interroger et pour l'écouter... et quand il est reparti, j'aurais voulu le retenir. Avec lui s'en allait le lien qui, pendant quelques heures m'avait raccroché à mes enfants, à tous ceux de là-bas, et il me semblait, en le voyant partir, que de nouveau le voile qui s'était levé retombait... mais il m'en reste quand même la vision plus précise et rassurante de toute ma tribu demeurée tranquillement à Radès, alors que je la craignais disloquée et dispersée, et la vie continuant pour eux normalement là-bas. Je me suis fait répéter plusieurs fois par ce brave Jacques qu'il n'y avait pas d'enfant malade, que Jean ne s'inquiétait pas trop de moi. Ce dernier n'a, paraît-il, pas l'air de se

tourmenter du tout à mon sujet... et cela m'a un peu vexée ! et il se réjouit surtout, paraît-il, de n'avoir pas encore marié sa troisième fille qui remplace si bien la maîtresse de maison. Enfin oui, il paraît que cette brave Henriette s'acquitte fort bien de ses fonctions et que les enfants, m'a-t-il dit, ne manquent de rien... mais cela n'empêche pas que je me tourmente des mille choses que seule je pouvais sentir et deviner me semble-t-il ! ... Pour Henriette voilà un fameux apprentissage qui peut ne lui faire que le plus grand bien.

Et Noël, comme je le supposais, s'était passé joyeusement au milieu d'une nombreuse réunion, la famille augmentée de quelques invités ou réfugiés, puisqu'il paraît que Radès est devenu un centre de réfugiés, en particulier des gens de Bizerte.

J'ai appris aussi avec satisfaction que la brave Jeanne restait toujours fidèle au poste. D'ailleurs les circonstances tragiques resserrent les liens en général... et que les enfants ne subissaient pas encore trop de privations. Que de choses j'aurais voulu lui faire dire, à ce précieux émissaire ! Mais la plupart lui avaient échappé. Enfin, quand même, quel soulagement et quel adoucissement ! J'en remercie Dieu du fond du cœur, mais comme tu le devines, cela ne fait qu'aviver encore mon désir de retourner là-bas et la souffrance de la séparation. Enfin, ne nous laissons pas de prier et d'espérer.

Vendredi : je termine ma lettre à la poste, au sortir du restaurant où nous allons plusieurs fois par semaine, maman et moi, prendre notre déjeuner pour épargner un peu les provisions de la villa « Bon Accueil ». Nous allons cet après-midi monter la garde auprès du moussaillon tout patraque et bronchiteux, pendant qu'Hélène et Jean, rassurés toutefois par la visite du médecin ce matin, s'en vont aller faire une randonnée du côté de la « Font des Horts » où les Arène les attendent à goûter, pour se ravitailler en légumes chez les fermiers du voisinage, car le marché de Toulon égal à peu près zéro. Notre jeune amie Mme Lenoir, qui vient de partir pour Toulouse, nous écrit que là-bas au contraire c'est merveilleusement approvisionné, et que les restaurants vous offrent la nourriture en abondance... ce n'est pas comme ici !

Mais quittons ce sujet de famine. Je suis tout à fait alléchée par les programmes dont tu me parles, et que je t'admire d'avoir encore trouvé le temps de dessiner ! Et je t'en commande tout de suite deux : un de chaque modèle. Tu me diras à peu près le prix que tu les vends. Il est vrai que pour moi le prix en est inestimable. En tous cas je t'enverrai un mandat dans ma prochaine lettre.

Je crois que maman et les Letourmy comptent aussi t'en demander. Et je me réjouis d'avance de les admirer. Au revoir, ma chère Colette. Et merci encore pour ton affection si précieuse et pour toutes tes bonnes prières. J'embrasse toute ta petite bande. Amitiés à Louis.

Charlotte.

Lettre de Charlotte TM à sa sœur Colette Boutan



Hélène et François Letourmy en 1943.

Toulon, dimanche 24 janvier 1943

Ma chère Colette,

Ta bonne et réconfortante lettre est venue une fois de plus me remonter le moral ; merci ! Je te suis si reconnaissante et si touchée de ton affection si agissante. Certainement oui, mon épreuve actuelle ne sera pas inutile. Je l'offre tous les jours au Bon Dieu pour le bien de tous les êtres chers dont je suis séparée et s'il peut en ressortir du bien pour eux, je ne le regretterai pas... Mais Dieu veuille qu'elle ne se prolonge pas de trop longs mois ! Je Lui rends grâce, en tout cas, d'avoir permis que mon souci soit allégé par les récentes nouvelles du bon messager

Jacques TM.

Comme je voudrais pouvoir en transmettre moi-même ! J'ai déjà écrit par tous les pays : Espagne, Portugal, Suisse, Italie... et en fin de compte j'ai mis hier à la poste une lettre directe pour Tunis, acceptée sans garantie, mais du moment que la poste l'accepte (et cela depuis quelques jours) c'est qu'il doit bien y avoir quelques communications plus ou moins directes et une petite chance de parvenir.

J'ai été ravie des jolis programmes reproduisant de façon si artistique les silhouettes de tes enfants. Les sujets en sont charmants et j'admire que tu aies pu trouver le temps de composer d'abord, puis d'exécuter tous ces charmants dessins faits avec tant de soin. Je te vois d'ici appliquée à les faire, comme lorsque nous étions à Lectoure, et que tu dessinais alors « le déjeuner de Pierrot ». Le programme lui-même est des plus alléchants et je regrette de ne pouvoir assister à l'une de ces séances si attractives et y applaudir tes enfants !

L'audace de ta Roseline allant de son propre chef demander au docteur une consultation et une autorisation pour ses cours de gymnastique nous a bien amusés ! Voilà au moins une fille qui a de l'initiative et dont la vie ne sera pas empoisonnée par cette affreuse timidité, héritage des Rivières.

Lundi : tu peux être rassurée sur la santé de François dont la bronchite a été vite enrayée. La « broncho-dermine » dont on le frictionnait soir et matin semble avoir été un remède merveilleux. Il a recommencé ses petites promenades et hier dimanche, en particulier, par un temps merveilleux, nous sommes tous allés, escortant sa petite voiture, jusqu'aux terrains de tennis : vaste espace entouré de petits jardins, où nous avons passé une heure agréable sur un banc au soleil, maman et moi, cependant qu'Hélène et Jean, en jupe blanche et short blanc, évoluaient au milieu des autres joueurs de tennis.

Nous nous apprêtons aujourd'hui (confiant le mousse à Amélie Laboutaa, la cousine des Penet) à aller d'abord déjeuner au restaurant, puis traverser la rade en bateau pour aller contempler le triste spectacle des bateaux sabordés.

Je vois d'ici Bernard et Philippe dans leurs costumes de « prince of Wales » et qui plus est, de général Deuignes ! Cela doit leur donner de l'importance. Je termine ma lettre à la poste et j'y joins deux billets que me paraissent bien mériter tes programmes et que mérite bien aussi le Secours national !

En te disant encore un chaleureux merci pour ta lettre, je t'embrasse de tout mon cœur, ma chère filleule qui serait plutôt digne d'être ma marraine ! Baisers aux quatre paires de joues du quatuor et meilleures amitiés à Louis.

Charlotte.

Lettre de Charlotte TM à sa sœur Colette Boutan

Lundi 8 février 1943

Ma chère Colette,

Je n'ai pas, comme maman, la faculté d'écrire aussitôt la lettre reçue et à n'importe quel moment de la journée, mais je m'en veux tout de même de n'avoir pas encore répondu à ta bonne dernière lettre que nous avons d'ailleurs tous lue avec émotion et reconnaissance. Le récit de ta randonnée aux œufs, en particulier, nous a même remplis de confusion et de remords. Quel mal tu te donnes ma pauvre ! Que de fatigues et de peines, pour que nous ayons, nous, en retour : abondance, douceur, satisfaction ! Aussi quand nous mangeons maintenant ces œufs délectables, nous ne manquons pas de parler de toi avec reconnaissance, en évoquant ta figure givrée, ta lutte dans le vent, sur les cailloux des chemins ou dans la boue enlisante des fermes... Je te vois comme si j'y étais, et mon cœur se fond en y pensant. Tu es bien vraiment le dévouement incarné... mais tu n'aimes pas qu'on te loue, aussi parlons d'autre chose.



Charlotte TM et son fils Vincent 1942.

Tu sais que Jean Letourmy est revenu, il y a trois jours, d'un petit séjour à Vichy. Hélène était même allée à ses devants, partant de nuit à 5 h du matin, pour aller le retrouver à Marseille où ils ont passé ensemble une vraie journée de jeune ménage, pendant que maman et moi gardions le marmot que nous avons même été faire vacciner, car c'était convenu d'avance pour ce jour-là. Hélène et Jean rentraient à 8 h 30 le soir et nous fêtions alors au dîner l'anniversaire de Jean.

Hélène m'avait fait ses recommandations et j'avais fait, pour y piquer les 27 bougies (2 grosses et 7 petites) un gâteau de riz au lait, avec le riz de François et le demi-litre auquel Hélène a droit, allongé d'eau. C'était aussi l'anniversaire de mon Vincent : 5 février... 13 ans... Aussi étais-je tout émue en voyant ces petites bougies et m'étranglais-je un peu en mangeant ce bon riz au lait qui est justement le plat préféré de mon gourmand ! Mais j'imagine que là-bas à Radès, ils n'auront pas manqué de fêter aussi cet anniversaire et que le brave Vincent aura eu aussi son gâteau à bougies...

Mardi : je continue ma lettre au retour de la messe matinale où je vais quelquefois pendant qu'Hélène et Jean prolongent leur sommeil. Et bien souvent, tout en marchant presque à tâtons vers l'église de la Loubière, je pense à toi qui, à cette heure encore nocturne, te diriges aussi peut-être vers l'église voisine ou t'actives dans ta maison. Pour bien des choses, ta pensée me donne du courage.

Et il va me falloir du courage pour m'embarquer bientôt dans la direction opposée à celle vers laquelle est tendue, jour et nuit, ma pensée, et voir une nouvelle barrière se dresser entre mes enfants, Jean et moi ! Cela me fera de la peine aussi de quitter le petit nid ensoleillé où je goûte encore bien des joies maternelles. Mais les Letourmy nous suivront de peu à Paris, où ils comptent passer quelques semaines avant d'aller se mettre au vert chez leur bonne grand-mère d'Alençon, qui prépare déjà un petit lit douillet pour le moussaillon et en attendant que la nouvelle carrière de Jean lui fixe son point d'attache.

J'aurai donc la joie de les retrouver à Paris et je me réjouis aussi grandement comme tu peux le supposer, de revoir toutes les sœurs que je n'ai pas revues depuis trois ans et plus ! Je compte même aller jusqu'à Lille revoir Pauline et tous ces braves Giard. Que de changements il faudra constater et quelle émotion de se retrouver !

Chacun s'offre à nous recevoir maman ou moi. J'en suis touchée ! Sans doute resterai-je d'abord quelques jours chez les Jean Rivière, où un lit m'attend, paraît-il. (Mon stylo n'a plus d'encre et je ne sais où est l'encrier). Puis j'irai chez Cécile où sera mon domicile officiel et où je jouirai certainement d'un sympathique accueil et d'une vie calme et reposante, ce qui ne m'empêchera pas de courir plus d'une fois à Paris, chez l'une ou chez l'autre. Malgré toute cette attirance familiale, je n'ai pourtant aucune hâte de partir... et souhaite que nos laissez-passer n'arrivent pas trop vite pour pouvoir rester accrochée à la côte le plus longtemps possible, quoique je ne me fasse plus d'illusions sur un prochain départ !

Et puis la barrière va se dresser aussi entre nous. Tu vas demeurer seule de l'autre côté, quoiqu'on dise qu'elle va être reculée bientôt sur la ligne des frontières ? On dit tant de choses qu'on ne sait plus quoi croire ! Enfin je n'en continue pas moins à t'écrire aussi longuement que possible. Finalement c'est mercredi que je clos cette lettre plusieurs fois interrompue, mais je vais la mettre cette fois à la poste. Nous sommes allées hier, maman et moi, voir Françoise Guibert à qui maman apportait un petit sac de ta précieuse farine qui a paru lui faire joliment plaisir ! Serge ² était à Paris où il a l'espoir d'une autre situation, dans un temps plus ou moins éloigné. Peu à peu Toulon continue de se vider. Et pourtant il y fait bon vivre ! Je rêverais de finir mes jours dans ce climat merveilleux où l'hiver est si doux, le pays si joli, le soleil toujours chaud. Pour cela aussi je ne suis pas pressée de le quitter.

Mais cette fois je clos ma lettre et je t'embrasse bien fort, ma chère Colette, ainsi que les enfants. Mon affectueux souvenir à Louis.

Charlotte.

² Serge Guibert est le fils de Louise Guibert/Hallopeau.

Lettre de Charlotte TM à sa sœur Colette Boutan

Toulon, le 16 février 1943

Ma chère Colette,

Ta longue lettre m'a, une fois de plus, remplie de joie et gonflé mon cœur d'émotion, bonne et compatissante filleule ! Je sens tellement que tu partages et comprends si bien tout ce que je ressens ! et je te suis si reconnaissante de tes prières, tellement plus saintes que les miennes ! Il me semble par moments sentir réellement ta présence, et cela grâce aux heures précieuses d'intimité que nous avons pu vivre ensemble à mes deux derniers séjours lectourois. Tu me parais encore si près ! Je t'évoque et je te suis dans tous les coins de ta maison et dans toutes les rues et boutiques de Lecture.

Là où j'ai plus de peine à t'imaginer, c'est dans ces randonnées héroïques à travers les fermes embourbées sur ta bicyclette surchargée entre des paniers d'œufs, des bouteilles de lait, des sacs de pommes de terre... ou plutôt, si je n'imagine pas bien le décor, je te vois très bien, toi, peinant, suant, soufflant, tombant sous ta charge — comme le Christ sous la croix — et revenant triomphante de ton butin ! Et quelques jours après, à quelques centaines de kilomètres de là, quatre convives autour d'une table, se régaland d'une délicieuse omelette au lard (oui, au lard de Bretagne, de François Cadic) en t'évoquant et bénissant ! Ton dernier colis d'œufs est arrivé le lendemain du jour où nous avons mangé les derniers du colis précédent. Tu es vraiment la Providence !

Je t'ai renvoyé aujourd'hui l'emballage, mais je n'ai pas voulu le renvoyer vide cette fois. J'y ai mis d'abord quelques livres que maman et les Letourmy t'avaient, paraît-il, empruntés et te restituent. J'y ai glissé personnellement un autre livre que je destine à Bernard, en souvenir de sa Communion solennelle, livre dont le titre n'est pas nouveau, mais dont le récit m'a cependant paru traité d'une façon plaisante et originale, et qui m'a surtout été tout de suite attrayant par les deux noms que j'y ai vu inscrits sous le titre même, en tête du livre. Tu verras et tu comprendras.

Enfin, entre les livres et les petits cartons ondulés, j'ai encore glissé un petit produit malodorant que j'ai été tout heureuse de distraire pour toi d'un colis qui m'était personnellement adressé de Blangy par le brave Simon. Il m'a semblé que c'était encore peu payer ta peine et son dévouement.

Ta dernière lettre comme toujours avait été lue ici par tous avec intérêt, et nous sommes anxieux de savoir si Louis a pu sauver Sarrau d'une nouvelle invasion. Serait-il donc possible que Lecture, après avoir vu déferler tant de réfugiés d'Alsace et des pays du Nord, voie maintenant accourir dans son sein des réfugiés marseillais ? C'est une espèce qu'on n'a, il me semble, encore jamais vue ! Ces heureuses gens du Midi auraient donc appris, eux aussi, ce qu'est la guerre ? Ce doit être le signal de la fin. On a en effet beaucoup parlé ici, avec toutes sortes de variantes et d'interprétations, de l'évacuation et de la démolition des quartiers du vieux port de Marseille, et il y a eu dans la région de grands centres d'évacués ; mais je ne me doutais pas qu'il en était allé jusqu'à Lecture ! Sans compter que la plupart de ces gens étaient plus ou moins des indésirables et des suspects. Mais que de pauvres gens à plaindre encore ! En tout cas les Allemands n'y vont pas de main morte et j'imagine sans peine les commentaires rebondissants qui doivent s'échanger sur la Canebière et dans toute cette bonne ville de Marseille.

À propos de Marseille, qui évoque pour moi inévitablement l'idée de voyage, tu sais que le sort en est décidément jeté ; nous partons, maman et moi, le 26 février pour Paris. Nos places sont retenues au train de 16 h 50, direct de Toulon à Paris. Hélène et Jean nous suivront de peu

et ils commencent déjà, peu à peu, à ranger et à emballer leurs affaires. Voilà pour eux aussi une page qui se tourne, presque la première depuis leur mariage, puisque ce petit nid a été jusqu'ici le seul qu'ils aient connu. Nous nous retrouvons donc à Paris, ainsi pour moi l'arrachement ici sera moins pénible.

Mercredi : je t'envoie une photo prise il y a quelques jours : échange de sourires entre la mère et l'enfant. Ce petit François, s'il n'a pas les belles grosses joues rondes qu'Hélène envie aux enfants de ses amies, a une physionomie des plus expressives, des yeux rieurs, un visage toujours prêt à sourire. Il est vif et agité comme sa mère, quoique ressemblant beaucoup à son père et je crois que ce sera un fameux luron !

Bernard va donc faire cette année sa Communion solennelle ? Et comme tu le supposes, Dominique devrait faire la sienne aussi. Où serai-je à ce moment-là ? Et Francette devait faire sa première communion à Noël ou à Pâques, et je comptais sur les bonnes sœurs de Sion pour bien la préparer. Je ne sais ce qu'il en est advenu. Je ne sais plus rien de mes enfants... Les nouvelles apportées par le brave Jacques remontent déjà à près de deux mois. Quand je recevrai un message, il sera sans doute bien vieux aussi.

Pour moi, je continue naïvement d'écrire des lettres, des vraies lettres que je glisse avec confiance, en faisant au Ciel une prière intérieure, dans la boîte de la poste où il est écrit que pour Tunis-ville, c'est accepté sans aucune garantie... mais il y a tout de même une toute petite chance que cela parvienne. Je vais aussi envoyer un télégramme par la Croix-Rouge. Nous devons voir vendredi Robert Lancrenon³, autre messager tunisien, mais il est déjà en France depuis quelque temps et je ne crois pas qu'il ait vu la famille avant son embarquement ; mais ce seront tout de même des nouvelles de Tunisie !

Aujourd'hui nous allons déjeuner chez les Serge Guibert. Ce sont toujours des réunions bien sympathiques et pour me préparer, je vais d'ailleurs te quitter en t'embrassant bien fort, ma chère Colette, et en te remerciant encore mille fois de toute ton affection qui m'est si précieuse.

Charlotte

Lettre de Charlotte Rivière à sa sœur Colette Boutan

Toulon, le vendredi 19 février 1943

Ma chère Colette,

Tes bonnes prières portent bien réellement leurs fruits et je m'empresse de venir te dire toute la joie qui m'est arrivée ce matin. Après m'être couchée hier soir en versant encore des larmes de désespoir, ce matin je pleurais d'émotion et de joie en recevant deux cartes de Radès, deux vraies cartes écrites l'une par Jean et l'autre par Henriette... Je les ai déjà relues trois ou quatre fois... mais au premier moment je n'en croyais pas mes yeux. Elles étaient timbrées de Nice et avaient donc été postées par un rapatrié passant par l'Italie.

La carte d'Henriette, plus récente que celle de Jean, était datée du 11 février ! Tu imagines : ce sont des nouvelles toutes récentes ! Mais l'un et l'autre disaient qu'ils étaient sans nouvelles de moi, ce qui me désole. Enfin, l'essentiel est qu'ils allaient tous bien et la brave Henriette me parle de chacun des garçons qui vont en classe au collège de Radès, des trois petits (si Vincent peut encore porter ce qualificatif) qui prennent des leçons de piano avec Mme Giroud ; de Marie-Rose

³ Robert Lancrenon est le cousin germain de Serge Guibert. La mère de Robert (Anna) et le père de Serge (André) sont les enfants d'Adèle Guibert, fille d'Henri Wallon.

qui actuellement se repose après avoir eu une petite alerte, en attendant d'aller s'installer pour l'événement... chez le curé de Zaghouan ! en compagnie (rassure-toi) de sa belle-mère. On aura tout vu ! Cela me fait penser à un certain curé de Mégrine, ancien missionnaire d'Afrique, qui racontait que les négresses, qui recouraient à lui en toutes circonstances, venaient chez lui mettre leurs enfants au monde.

Henriette me dit aussi que la brave Ginette Blanc (Renoux) est aussi bloquée en France. Elle subit donc la même épreuve que moi ! et Jean s'inquiète (à tort) de notre ravitaillement. Il ne se doute pas des précieux colis que nous recevons. Il me dit avoir envoyé déjà plusieurs télégrammes par diverses voies, dont la Croix-Rouge, mais je n'en ai jamais rien reçu. Enfin il paraît aussi que notre maison, pourtant bien remplie, loge encore un occupant italien !

Tu seras, j'en suis sûre, aussi émue que moi de toutes ces nouvelles, c'est pourquoi j'ai voulu bien vite t'en faire part, toi qui partages si complètement mes peines et mes joies. Et je t'écris bien vite ces quelques mots en attendant l'arrivée de Robert Lancrenon qui doit déjeuner avec nous et nous aider à faire honneur à ta poule arrivée hier si à propos. À part ça rien de nouveau depuis ma dernière lettre. Je t'embrasse bien fort.

Charlotte.

Au même moment, en Tunisie, arrestation de Jean TM

Radès, février 1943

« Un beau matin, vers 6 h, trois ou quatre hommes se présentent à la villa de Sion ; la brave Jeanne leur ouvre la porte, ils venaient arrêter mon père.

J'étais encore couché lorsque la porte de ma chambre s'ouvrit : mon père, accompagné d'un inconnu, vint me dire qu'on l'arrêtait. L'inconnu, qui cherchait une contenance, farfouilla dans la bibliothèque ; il tomba sur le Nouveau Testament que je consultais tous les jours pour en noter une phrase à méditer. Les hommes se firent servir de l'alcool par la brave Jeanne un peu terrorisée, puis disparurent avec notre père.

L'après-midi, Henriette et Laurent, les deux aînés, se rendirent à Tunis où ils purent entrevoir Papa derrière les barreaux. Le soir même arrivait à la maison le général allemand Schnarenberg, chef d'état-major du quartier. Il remplaçait, dans l'appartement du bas, le lieutenant italien "commodo tope".

L'ordonnance du général, le sous-officier Karl Bergman, parlait un peu mieux le français que son général. Henriette revint en larmes de Tunis ; elle se ressaisit et expliqua le cas au général. Il se mit immédiatement à passer quelques coups de téléphone à droite à gauche, mais visiblement l'armée allemande ne paraît pas dans le coup.

Il s'agirait d'une vengeance politique. Notre père se retrouve, avec une vingtaine de personnalités dont le général Blanc et deux femmes, déporté. Ils seront rapidement emmenés en avion vers Rome et l'Allemagne, et internés au camp d'Oranienbourg. Dans ce camp, il nous dira que sa principale occupation était d'écrire des poèmes et de laver son linge. » *Extrait des souvenirs d'enfance de Charles TM.*

Camp de Sachsenhausen/Oranienbourg près de Berlin

Poèmes écrits par Jean TM dans le camp d'internement

Conseils au prisonnier

- 1) Au point du jour évacueras
Tout ton bas ventre complètement
- 2) Ton corps entier tu laveras
Tu te raseras très proprement
- 3) Tes vieilles frusques tu vêtiras
Et si possible élégamment
- 4) Le jus du camp avaleras
Sans grand danger d'énervement
- 5) Ton linge sale lessiveras
Et sécheras soigneusement
- 6) Autour des tables tu tourneras
Évitant les rassemblements
- 7) Modérément tu fumeras
Sans empester le casernement
- 8) À midi juste absorberas
La soupe chaude, bon aliment.
- 9) Pendant la sieste ne ronfleras
Ni dans la nuit aucunement
- 10) En promenade tes jambes exerceras
Et tes poumons rempliras pleinement.
- 11) A l'urinoir te présenteras
Quatre copains t'accompagnant
La sentinelle respecteras
L'arme chargée quadruplement.
- 12) Le thé de cinq heures dégusteras
Peut-être avec un supplément.
- 13) Aux jeux de cartes te distrairas
Évitant tout emportement.
- 14) Lecture commune écouteras
Aucune remarque te permettant.



*Erwin Rommel dirigea le corps
expéditionnaire allemand d'Afrique du
Nord, l'Afrikakorps, de 1941 à 1943*

15) Ton dîner froid compléteras
Avec du pain abondamment
Pensant à ceux qui n'en ont pas
Et souffrent faim très durement.

16) La nuit venue t'endormiras
En priant Dieu dévotement
Te réunir, s'il lui plaira
À ta famille très promptement.

Dimanche de la Septuagésime, le 28 février 1943

EXURGE, DOMINE, ADJUVA NOS ET LIBERA NOS
Réveille-toi, Seigneur, aide-nous et délivre-nous (Ps- XI III)
(Introït de la messe du jour)

N'oubliez pas, Seigneur, ceux qui sont en prison,
Loin des êtres aimés et loin de leur maison,
Nous sommes prisonniers sans en savoir la cause
Ayez pitié de nous, maître de toutes choses.

Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.
Protégez-nous du froid, qu'il ne nous manque rien
Et gardez-nous surtout de la désespérance
Qui briserait nos cœurs, nous laissant sans défense.

Nous vous prions, Seigneur très miséricordieux,
De consoler l'épouse et d'élever au mieux
Les enfants orphelins. Gardez notre demeure,
Que nous la retrouvions en une heure meilleure.

Donnez votre secours, Dieu de force et de bonté,
À ceux qui se confient à votre autorité.
Nous attendons un train rapide pour la FRANCE
Délivre-nous ! Ne trompez pas notre espérance !

Cette prière fut magnifiquement exaucée.
Deux semaines plus tard, j'étais libéré. JTM

*Lettre de Charlotte TM à sa sœur Colette
Boutan*

Paris, le 3 mars 1943

Ma chère Colette,

Je n'ai pas encore trouvé le temps de répondre à ta bonne lettre reçue encore à Toulon, avec les photos des enfants qui m'ont bien amusée. Merci mille fois ! Je ne veux pas attendre davantage pour t'adresser aussi mes vœux les plus affectueux d'anniversaire et de fête, et te dire que j'ai tout spécialement prié pour toi ce matin. Je suis tellement heureuse de pouvoir t'écrire encore une vraie lettre.

Je me suis donc arrachée non sans émotion à cette Côte d'Azur, la bien nommée, où j'avais tant espéré pouvoir me rembarquer... et au sympathique trio qui me permettait de goûter encore quelques joies maternelles, laissant Jean encore incertain de sa future destinée, mais à peu près sûr de rester à Toulon. Je ne sais ce que la Marine aura décidé

pour lui, n'ayant eu encore aucune nouvelle depuis mon départ. Il doit y avoir embouteillage de courrier postal !

Nous nous sommes donc embarquées maman et moi, par un temps toujours aussi radieux et confortablement installées dans des places de Première que nous avons retenues longtemps à l'avance. Mais j'eus au passage de la ligne, cette ligne qui devait sauter deux jours plus tard, une petite émotion. Croirais-tu que j'ai failli être arrêtée, descendue du train, etc., et cela à cause de mes lettres, mes fameuses lettres de Tunisie dont je ne veux plus me séparer. Elles étaient dans mon sac à main, lequel sac fut fouillé sans pudeur par une espèce d'infirmière allemande qui me signala aussitôt à l'officier inspecteur, lequel sans même vouloir écouter mes raisons, faillit m'envoyer en prison ! Il invoqua cependant la disparition prochaine de la ligne pour me faire grâce... et il me laissa mes lettres, c'était surtout cela à quoi je tenais le plus !

Nous fûmes accueillies à Paris par Marguerite-Jean et Henriette flanquée de Miriam, qui nous emmenèrent avec nos bagages, chacune de notre côté... et ce fut la partie la plus éprouvante du voyage. Ployant sous ma valise, je n'arrivais pas à suivre la vaillante Marguerite qui portait elle-même deux autres lourds colis à travers couloirs et escaliers du métro. Mais arrivées au but, ma bonne hôtesse m'offrait un réconfortant petit déjeuner avec tartines de beurre du Mesnil qui me remonta immédiatement.

Et dès l'après-midi j'allais voir Marguerite relevant de maladie, chez qui je retrouvai maman (trottant déjà partout) escortée de Cécile. À celle-ci comme à Henriette, comme toutes les sœurs revues depuis, j'ai trouvé la mine fraîche et rose. Moi qui m'attendais à trouver des visages vieillis, maigris, fatigués... Bien au contraire, je n'ai eu que d'agréables surprises et j'en trouve même certaines rajeunies, telle Cécile qui a plus que jamais l'air d'une jeune fille.

Le lendemain nous passons la matinée Marguerite-Jean, Pépé et moi à préparer des centaines de tartines, tartelettes, gâteaux de Savoie et autres petits gâteaux, pour le grand goûter



qui devait réunir l'après-midi toute la famille, y compris Louise Guibert, Germaine et ses filles, les Ph. Tommy-Martin, etc. Plus de 40 personnes ! Tu imagines toutes les congratulations !

Je faillis m'asseoir par terre en revoyant Tonio sous la forme d'un grand jeune homme en pantalon... les sœurs inchangées, sinon rajeunies... Claude, pâle jeune homme romantique, les jeunes beautés Thillaye et Tommy-Martin, Marie-Jeanne n'avait pu venir et je la verrai seulement demain en allant déjeuner chez Cécile.

Mais la grosse émotion fut de revoir à cette réunion François et Francine JN ⁴ justement de passage à Paris ! Et du coup, je ne m'arrachais plus de Francine que je fis parler sans arrêt, jusqu'au soir, ne me lassant pas de l'écouter et de lui faire dire mille détails sur la vie à Radès, sur Jean, sur les enfants et sur toutes les choses de là-bas qui lui étaient devenues familières. Je la revoyais le lendemain et ce soir encore, je dois dîner avec le jeune ménage chez les Ph. Tommy-Martin.

Et je vais aller aussi interviewer Emmanuel partant pour Lille vendredi après-midi. Je vais revoir du même coup tous ces braves Giard et Clotilde avec ses enfants. J'ai revu aussi Simone Wallon, tout émue de m'entendre parler de Radès. Je dînais chez elle hier soir. J'ai naturellement mille visites à faire à Paris, mais je remets ça à mon retour de Lille.

Maman se plaint du froid à Paris où il fait pourtant un temps magnifique. J'ai trouvé les Rivières peu changés, et revu Pascal devenu un fin et élégant jeune homme très parisien.

À bientôt j'espère de tes nouvelles, ma chère Colette, à qui je redis tous mes vœux. Je t'embrasse bien fort.

Charlotte

Lettre de Charlotte TM à sa sœur Colette Boutan

Lille, le samedi 6 mars 1943

Ma chère Colette,

Depuis 18 ans comme tu le dis bien, ta pensée fidèle n'a jamais manqué de venir me retrouver en cet anniversaire ⁵ dont nous partageons ensemble les douloureux souvenirs ; et tu ne peux savoir combien cela me touche ! Ta bonne lettre m'est parvenue juste avant mon départ pour Lille, et si le facteur n'avait fait sa tournée en retard, elle m'aurait été remise à Versailles même où je passais justement la journée chez Cécile. C'est cette dernière qui me l'apporta le lendemain chez Henriette où nous déjeunions ensemble avant mon départ pour Lille.

J'ai en effet fait une petite étape rue de Paradis avant de m'embarquer à la Gare du Nord. Nous devons dîner la veille chez Germaine et finalement Tonio étant un peu grippé, c'est chez Henriette, la bonne hôtesse et l'active fourmi, que j'ai dîné, puis couché (dans la chambre de Miriam), puis re déjeuné le lendemain. La brave Henriette avait trouvé le moyen de nous faire des « diabolins » ⁶ ! chose que je croyais à tout jamais disparue de nos menus rationnés. Et je t'assure bien qu'on me fait tant d'honneur depuis mon retour dans la famille que je ne m'aperçois vraiment pas des restrictions ! Mais tout cela n'est rien encore à côté de tes centaines de crêpes et tartelettes et gâteaux divers dont tu trouvas encore le moyen de garnir ton buffet de kermesse ! Quelle peine encore tu as dû te donner ; je te vois d'ici ! Mais aussi quel résultat magnifique ! Vraiment tu as dû te sentir inondée de joie et bien justement récompensée de ta peine.

⁴ François et Francine JN ont passé Noël 1942 à Radès et viennent juste d'être rapatriés en France. Cf chronique de Radès 1942.

⁵ Mort de Françoise TM, fille de Charlotte, le 1^{er} mars 1925 à Carthagène en Espagne. Colette était auprès de sa sœur.

⁶ Les « diabolins » sont des tartines recouvertes de moutarde, de crème fraîche et de gruyère râpé, passées au gril.

Dimanche : comme tu le vois je suis donc à Lille où j'avais hâte d'accourir pour revoir Pauline après toutes ces années tragiques, elle qui fut de nous tous la plus éprouvée, pour revoir tous ces braves Giard et pour parler encore avec Emmanuel de Radès et de tous ses habitants. On pourrait croire que rien n'a changé dans cette maison où règne toujours le même bruyant va-et-vient. Pauline maigrie, conserve son allure toujours jeune et va et vient comme toujours, sans arrêt. La brave Thérèse toujours bruyante et véhémement et si sympathique ! Le brave François qui s'attend à partir pour l'Allemagne, le beau Paul, ceux-là sont inchangés. Mais les Odile (qui fait les élégances de la famille), Colette et Marie-Paule sont transformées. Colette grande et élancée dépasse ses sœurs et paraît avoir un caractère charmant. Les jumeaux en pantalons de golf n'ont guère changé non plus. En revoyant tout émue Emmanuel⁷, il me semblait que je l'avais quitté hier. Et au milieu de tout ce monde, Clotilde inchangée et toujours aussi désinvolte avec ses deux enfants qui sont vraiment magnifiques, rappelant par leur corpulence les enfants Giard, mais avec des traits fins, de jolis teints clairs, des expressions souriantes. Le petit Michel surtout est un vrai bébé de concours ! et sage, gracieux, jamais on ne l'entend. Mais cette brave Clotilde qui attend son troisième, quoiqu'heureuse de se reposer un peu au sein de sa famille, soupire après un intérieur enfin stable, et elle ne peut déjà plus se voir dans « ch'nord » si froid et si noir ! Le fait est qu'elle aura plus de soleil à Montpellier. Il fait cependant un temps magnifique, mais le soleil n'a pas la même ardeur que dans le midi.

Je n'ai encore revu ni Geneviève ni Augustin. Mais j'ai fait la connaissance de Gaby, la pâle et douce femme d'Antoine... qui attend famille et qui habite un charmant et gai petit appartement meublé avec beaucoup de goût par Antoine, dans une des villas du bord de la Deûle. Elle me rappelle, avec ses lunettes, Suzanne Guirimaud, mais avec moins de raideur et de sécheresse. Elle semble avoir un caractère charmant et très affectueux, et malgré son manque de « brillant » qui a déçu un peu Pauline et ses enfants, elle possède certainement toutes les qualités pour rendre son mari très heureux, car Antoine est des plus épanouis.

J'ai revu aussi la sympathique Marie Lanel que les épreuves n'ont pas changée et Jeannette, toutes deux installées dans un charmant pavillon bâti sur les ruines de leur maison. Les enfants sont charmants et Jeannette, qui a repris sa vie en boitant légèrement, a maintenant une mine superbe. Nous devons dîner chez elle ce soir.

Je repars demain pour Paris et je passerai encore une semaine chez les Jean Rivière, semaine qui consistera à courir chez les uns et chez les autres, avant d'aller m'installer dans le paisible asile « aimable et tranquille » que Cécile m'offre à Versailles et dont la vision que j'ai eue par un jour ensoleillé m'a paru des plus sympathiques.

Figure-toi que je n'ai reçu encore aucune nouvelle du trio Letourmy depuis que j'ai quitté Toulon, et il me semble que de ce côté aussi un vaste fossé s'est creusé. Cette absence de nouvelles m'est cruelle. Mais j'espère qu'une lettre d'Hélène m'attend à Paris.

Et maintenant voilà la famille qui va se rassembler pour le déjeuner, dans la véranda chauffée par un bon poêle. Je te quitte donc en te transmettant le bon souvenir de tous et en t'embrassant de tout cœur, ma chère et bonne filleule, ainsi que tes enfants. Amitiés à Louis.

Charlotte.

TSVP : ma chère Colette, je suis en retard avec toi, je jouis de la présence de Charlotte et je me joins à tout ce qu'elle te dit, quel crève-cœur de la voir repartir, je t'écrirai après. Je t'embrasse de tout mon cœur ma chère Colette.

Pauline.

⁷ Emmanuel Giard a passé plusieurs mois à Radès chez les TM. Il vient d'être rapatrié en France.

Emotions

Lettre de Charlotte TM à sa sœur Colette Boutan

Paris, lundi 22 mars 1943

Ma chère Colette,

Je trouve enfin et seulement maintenant le temps de répondre à ta bonne et compatissante lettre reçue il y a huit jours au moins, laquelle lettre j'avais dû, pour arriver à la lire, attendre 11 h du soir, le moment d'être seule et tranquille dans mon lit.

C'est te dire la vie que je mène à Paris où, du matin jusqu'au soir, je cours par monts et par vaux, c'est-à-dire couloirs et escaliers de métro, où j'ai surtout passé par tellement d'émotions diverses et vu tant et tant de famille, amis, etc. à commencer par mon mari tombé du ciel de façon si extraordinaire et par des voies si imprévues que vraiment je ne m'appartenais plus !

Puis le trio Letourmy que je n'ai plus quitté à partir du jour de son arrivée, déjeunant tous les jours avec lui tantôt chez les Lebel, tantôt chez les Courbe, tantôt chez les Rivière, tantôt chez Cécile à Versailles, tantôt enfin au milieu du grand rassemblement de la famille où Jean

- des mauvaises nouvelles de Tunisie...
- Quoi ! est-ce qu'un des enfants... serait...
- Non, ton mari arrêté, envoie en Allemagne.
- Ah !... ce n'est que ça !

Letourmy, après avoir été présenté à chacun des groupes isolés de la famille, chez eux, pouvait faire une récapitulation générale, ce qu'il fit d'ailleurs sans se troubler ni se tromper. Et pourtant il y avait de quoi y perdre la tête ! Enfin donc, au milieu d'un tel tourbillon, où bien souvent on a parlé de toi, je n'ai pas eu un instant pour me recueillir et t'écrire.

Ma dernière lettre te donnait des nouvelles de mon séjour à Lille et de tous ces braves Giard. C'est au retour de ce voyage que Jean Rivière m'a appris la nouvelle qu'il tenait de Pierre Tommy-Martin, de l'arrestation de Jean. Et pour me l'apprendre, il prenait tant de circonvolutions et un air si tragique que je crus qu'il allait m'apprendre la mort d'un de mes enfants. Mon sang se figeait dans mes veines... aussi éprouvai-je presque un soulagement quand, de ses précautions oratoires, sortit enfin la vérité. J'en fus quand même abasourdie ! mais ma pensée dominante n'était pas tant de m'inquiéter du sort de mon mari que de celui de mes enfants abandonnés, seuls désormais, dans un pays livré à la guerre et à la merci de ses occupants. Quelque chose me disait que Jean ne craignait rien et j'avais raison puisque quelques jours après, il débarquait brusquement à Paris, mais j'avoue en avoir été quand même bien soulagée.



Hein ! quoi ! c'est toi ?
pas possible ?... !

Le prisonnier
et recueilli :

Il y restait le temps d'un éclair puisqu'il lui était interdit de séjourner à Paris et il ne voulut même pas (tant il craignait de retomber dans la griffe du loup) attendre de voir arriver Hélène, Jean et François qui devaient débarquer le lendemain à Paris, et qui arrivèrent même le soir même, plus tôt qu'on ne les attendait.

Les nouvelles que Jean a pu me donner des enfants n'étaient pas plus récentes que celles des Jeannin-Naltet, puisqu'il avait été arrêté la nuit qui a suivi leur départ, ou plutôt à 5 h du matin le lendemain, et il ne les a plus revus depuis. Détenu pendant neuf jours dans un immeuble à Tunis avec ses compagnons, il n'a même pas pu parler aux enfants qui devaient chaque jour lui apporter sa nourriture sans avoir le droit de l'approcher. Et c'est seulement la veille du départ en avion qu'on l'a autorisé à dire quelques mots à Henriette pour lui demander de lui préparer une valise pour le lendemain et lui faire d'ultimes recommandations. Il a pu voir aussi ses ingénieurs et leur recommander de veiller sur les enfants. Et j'ai su que pendant ces huit jours, les braves Renoux lui avaient chaque matin fait porter du café chaud dans une bouteille thermos.

Et depuis ce temps je ne sais plus ce qui se passe là-bas, ce que deviennent les enfants (un général allemand s'installait dans la maison le jour même du départ de Jean. Henriette a pu dire à son père qu'il était correct) ce que devient Marie-Rose chez son curé de Zaghouan où son bébé a dû naître déjà certainement. Et je sais moins encore ce que devient Abel dont les dernières nouvelles remontent à la Saint-Charles, mais dont nous espérons tous l'arrivée prochaine à Radès.

Dans cet état de choses, je me suis décidée à écrire une lettre au Maréchal, encouragée par des amis dont un certain M. Cléry, grand blessé de la guerre de 14, qui a lui aussi un fils au Tchad, une fille en Algérie, et qui s'est chargé de faire transmettre la lettre personnellement au Maréchal lequel, m'a-t-on dit, avait déjà obtenu pour des cas semblables le rapatriement de certaines personnes. Je mets donc en lui tout mon espoir en ce moment ; en lui et surtout dans l'intervention de la Providence qui dirige les événements de façon si déconcertante pour nous, mais finalement pour notre bien.

Mardi : pour me remettre de toutes ces émotions, j'ai donc eu pendant plusieurs jours la compagnie bienfaisante du trio Letourmy que je n'ai pour ainsi dire pas quitté durant leur petit séjour à Paris. Ils étaient installés chez les parents de Jean (actuellement à Vichy) avenue de Breteuil et chaque jour, nous déjeunions ensemble chez les uns ou chez les autres, et le pauvre Nounouchet, trimbalé en métro de tous les côtés, conservait une sérénité et un sourire touchants.

Un soir, pour permettre à ses parents d'aller tranquillement dîner chez le sympathique ménage François Charles Wallon, je l'ai gardé, lui évitant ainsi de nouveaux transbordements, pauvre, et le lendemain, je l'emmenais directement chez les Courbe, objet, dans le métro, de tous les égards de la foule et escortée de Marielle portant le sac à couches.

C'était le jour de la grande réunion de famille, de ce déjeuner dont maman rêvait depuis des mois et qui fut vraiment une réunion bien réussie et bien sympathique. Henriette qui s'était courageusement offert de remplacer le restaurant, s'en est tirée de façon vraiment magnifique avec, il est vrai, le concours de chacun. Mais toute la charge et l'organisation lui en revenaient néanmoins et elle a fait cela avec une aisance admirable. Et puisque nous sommes tous maintenant tellement portés sur la question nourriture, nous avons tous apprécié comme il convenait le menu digne des fastes d'avant-guerre où figuraient : des champignons farcis, un rôti de veau qui équivalait certainement à la moitié d'un veau, des jardinières de légumes, de la salade, des fromages de Pont-l'évêque, le tout abondant et délectable, et pour finir des glaces vanille-framboise, quatre magnifiques glaces exquis dont on passa et repassa trois ou quatre fois, accompagnées de délicieuses gaufrettes ; et je ne parle pas des vins et liqueurs, du café, etc. enfin c'était merveilleux et infiniment supérieur à ce qu'aurait pu nous offrir le meilleur des

restaurants parisiens ; et dans une atmosphère intime et familiale, beaucoup plus agréable aussi. Nous étions 27 et tu étais hélas, la seule qui ne fut pas représentée à cette réunion où Pascal Giard représentait sa famille ; aussi avons-nous bien parlé de toi je t'assure et de tous les autres absents.



*En Tunisie, les "orphelins" ; Radès 1943 :
Charles, Francis, Henriette, Vincent, Laurent. Assis : France et Dominique.*

Maman était heureuse au milieu de cette réunion qu'elle avait tant souhaitée et Jean Letourmy jouissait d'une vue d'ensemble de la famille, se trouvant lui-même un des points attractifs de la réunion, de même que François l'innocent que la plupart ignoraient encore et dont la réflexion en le voyant n'était pas : « quel beau bébé ! », mais : « qu'il est roulant ! ». Le fait est qu'il a l'air d'un bon petit guignol, il n'a rien d'un gros poupon joufflu. Mais il est plein de vie et a des jambes et des bras vigoureux.

Il me tardait pour lui de le savoir dans le calme et le bon air normand. Et c'est ce matin qu'Hélène et Jean s'ébranlaient avec lui pour Alençon où tous les trois vont jouir de la bonne hospitalité de la grand-mère Leturc (prononcer : Letur) et se mettre au vert et à l'engrais. Leur départ me fait un vide ! J'espère les revoir bientôt, car ils comptent s'arrêter deux jours à Chalon quand ils repartiront pour Toulon.

Hier nous passons ensemble notre dernière journée à Versailles où je n'aurai pas fait finalement le séjour projeté. Marie-Jeanne enthousiasmée de son cousin Jean le marin était navrée de leur trop rapide passage. Cette brave fille rêve d'un grand rallye camp de vacances de tous ses cousins : les Rivière, les Tommy-Martin, Courbe etc. En voyant l'autre jour cette joyeuse réunion de jeunesse chez Henriette, j'évoquais tous les miens qui en auraient tellement joui aussi ! Mais qui sait ? Leur retour en France n'est peut-être pas si loin.

J'ai lu la touchante lettre de la douce Suzon que tu avais transmise à la famille. Et maintenant je te quitte ma chère Colette, pour aller cette fois déjeuner chez Pierre Tommy-Martin, puis chez Marguerite Lebel. Je ne sais assez te dire combien tes lettres et toute l'affection qu'elles contiennent me touchent ! Je voudrais tant faire aussi quelque chose pour toi, mais je ne peux en ce moment que prier de tout cœur. Embrasse bien pour moi tous tes sympathiques mauvais sujets. Mon bon souvenir à Louis.

Ta vieille marraine qui t'embrasse bien fort.

Charlotte.

PS : Écris-moi maintenant chez M. Jeannin-Naltet, Chalon-sur-Saône, Saône et Loire. Je vais y partir jeudi.

Lettre d'Henriette TM à sa mère Charlotte TM

Radès, le 29 mars 1943

Ma chère Maman,

J'ai reçu avant-hier ta lettre du 19 mars qui m'a fait la joie que tu imagines grâce aux bonnes nouvelles que tu nous donnes de toute la famille. Par contre quelle surprise d'apprendre où est Papa que nous croyions enfin réuni à toi. J'ai vu ce matin le porteur de ta lettre à qui je vais remettre la mienne. Tu y répondras le plus rapidement possible par l'adresse suivante :

Capitaine de Vaisseau Bonis
Délégation française du CIA
Par le Secrétariat d'État à la Marine
Vichy

Sous cette enveloppe tu mettras :

pour Monsieur René Villemer
aux bons soins de Monsieur Sanghinetti

Tu dis désirer rentrer en Tunisie et il s'agit de prendre une décision, car M. Villemer estime qu'il serait préférable, étant donné les événements, que nous rentrions en France.

En faveur de cette dernière solution, M. Villemer invoque :

la gravité probable de la guerre ici
l'impossibilité du retour de papa
la difficulté de ton voyage

Cependant si nous prenions cette décision (de te faire venir) il s'efforcerait d'y aboutir. Dans l'autre sens, il y a des éléments que tu peux seule juger (ils sont évidemment d'ordre sentimental) :

la présence de Marie-Rose ici et la situation d'Abel,
ainsi que la maison qu'il faudrait abandonner en cas de départ
papa également envisageait que nous restions ici et que tu viennes nous y rejoindre, ne comptant sur une réunion avec lui qu'à la fin de la guerre.

Si nous décidons de repartir en France, tout nous sera facilité nous a affirmé M. Villemer et jusqu'à présent beaucoup de gens sont partis et personne n'est venu.

Je vais discuter de cela maintenant avec Messieurs Boissée, Lerumeur et Lavigne. Je te dirai le résultat de notre discussion, puis tu jugeras toi-même. Tu comprends combien il est dur pour moi de prendre une telle décision.

Et maintenant voici quelques nouvelles de nous tous. Je viens d'aller avec Laurent à bicyclette à Zriba. Nous sommes partis jeudi matin 24 mars et sommes arrivés là-bas sans encombre pour déjeuner. Nous avons trouvé tout le monde en parfaite santé. Marie-Rose a eu une petite fille Françoise le 7 mars à Zaghouan où elle s'était installée dans un petit appartement pour être près du médecin. Elle était revenue le dimanche précédant notre arrivée à Zriba où elle se remet très bien, ses belles-sœurs s'occupant des deux aînés. Daniel grandit, il a toujours la même bonne figure réjouie, parle à peine, mais est plein de vie et de bonne humeur, très raisonnable, et ne donne pas de mal. Olivier fait ses premiers pas et est plus difficile, il a de jolis yeux bleus avec des cils noirs, il est très mignon. La fille qui pesait 3 kg 325 à la naissance est bien potelée et prend du poids régulièrement. Elle a les yeux bleus et sera blonde en dépit de la perruque foncée qu'elle a sur le crâne. Elle ressemble un peu à Marie-Rose bébé et aussi à Daniel. Marie-Rose qui n'avait pas vu un membre de la famille depuis cinq mois était bien contente de nous revoir. Si c'est possible, nous recommencerons. Hubert va très bien. La récolte sera belle, mais il s'inquiète des moyens de la faire.

Laurent suit les cours de Philo à l'école des filles et se tracasse pour son avenir. Il désirerait aller en France pour y faire des études plus sérieuses. Nous discutons souvent là-dessus et tu peux, étant sur place, juger mieux que nous de ce que serait sa situation en France maintenant. Francis prépare son bachot, c'est celui qui travaille le plus ; lui, Charlot et Vincent travaillent aussi dans le jardin à couper du bois, car on a taillé les arbres. Charlot est toujours le même, mais tu trouverais sûrement Vincent transformé.

Dominique et France travaillent avec Mme Lescuyer et vont très bien, France grandit beaucoup.

Je viens de causer avec ces messieurs. Leur opinion, qui est aussi la mienne, c'est qu'il est assez aventureux de partir avec sept enfants en abandonnant tout ici pour ne rien trouver en France où les difficultés de ravitaillement sont plus grandes qu'ici, sans parler du logement. Du moment que M. Villemer veut bien se charger de te faire revenir, les difficultés pour une personne seule sont moins grandes que pour sept. Évidemment il y a toujours les risques du voyage (dans un sens comme dans l'autre d'ailleurs) et ceux de la guerre ici, mais nous sommes bien équipés à Radès.

Voilà donc les deux solutions à envisager : ton retour ou le nôtre, que la décision vienne de toi.

Je termine vite ma lettre pour la donner. On va pouvoir correspondre par carte interzone. Je te parlerai donc de ce que je n'ai pas le temps de te dire maintenant.

Au revoir, ma chère maman, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que tous les membres de la famille qui t'entourent.

Ta fille qui t'aime beaucoup.

Henriette.

Lettre de Charlotte TM à sa sœur Colette Boutan

Chalon, vendredi 2 avril 1943

Ma chère Colette,

J'ai reçu, à peine arrivée ici, ta bonne longue lettre qui m'a fait bien plaisir. Je revois tellement bien, comme si j'y étais encore, tous les lieux familiers qui t'entourent et tous les coins de Lectoure et de ses environs. Il va y avoir un an que je m'y promenais et il me semble que c'était hier ! Tu ne me donneras donc jamais trop de détails. Mais tu as bien du mérite à m'écrire si longuement quand je pense que maintenant tu en as tant à écrire... des vraies lettres ! Merci donc mille fois.

Je te vois inquiète et tourmentée par les « défauts horribles » de tes enfants. Je crois que ton désir de perfection est tel qu'il te fait exagérer la vue du contraire, et tu vois certainement tes enfants avec des lunettes déformantes, aussi déformantes que les glaces du château de Mauvesin. Te rappelles-tu ? Avons-nous assez ri ! J'en étais malade... Et bien je suis convaincue que le même phénomène se produit dans l'ordre spirituel, et tu t'inquiètes à tort chez les tiens des défauts communs à tous les enfants. À quoi servirait l'éducation si les enfants naissaient parfaits ? L'excès en tout est un défaut, et l'excès de sévérité peut amener des résultats tout opposés à ceux que l'on cherche. Ne te fais donc pas tant de bile et remercie Dieu, au contraire, de t'avoir donné des enfants si bien doués à tant d'égards et qui, à mes yeux, sont si parfaitement élevés. Et imagine combien plus grand est le souci que je me fais pour les miens, pour qui je ne puis plus rien faire ! et à l'âge où ils ont tant besoin d'être surveillés et conseillés.

J'ai fini par recevoir ce matin la réponse à ma lettre au Maréchal, signée de son secrétaire particulier. Mais hélas ! Voici un extrait de cette lettre : « ... les circonstances actuelles ne me permettent de vous laisser entrevoir une solution prochaine et favorable. Je vais m'y employer et vous notifierai en temps utile le résultat de mes démarches ». Ce sont des paroles d'espoir, mais rien de plus ! Je n'ai donc plus qu'à m'en remettre entièrement à la Providence, car je ne vois aucun moyen humain d'aller retrouver mes enfants. Comme Jean qui espérait un miracle pour me revoir et qui a obtenu ce miracle, j'attends aussi un miracle.

Pour le moment, nous trouvons dans l'asile Jeannin-Naltet un répit et un réconfort moral et matériel bien appréciable. Jean s'occupe à une nombreuse correspondance et à des recherches archéologiques. Je trouve très sympathique la jeune femme de François avec qui je continue de m'entretenir de Radès et de tous les enfants. J'ai découvert, figure-toi, qu'elle avait été réfugiée à Lectoure en ce fameux été 40 et qu'elle y avait vécu quatre mois. Son joli type de blonde ayant été remarqué par un peintre, celui-ci avait fait son portrait qui avait été exposé à la vitrine de Mlle Reboul, à la grande indignation de Louise Guibert qui aurait préféré qu'on y mette la jeune Monique Orange également portraiturée. Elle se nommait alors Mlle Imbrecq. Et cela m'amuse de parler aussi de Lectoure avec elle.

J'ai revu, à Jeamprières, le pauvre Henry⁸ bien changé, ne bougeant plus de son fauteuil et parlant avec peine. J'ai dû, en le voyant, refouler mes larmes en m'efforçant de rire, tant j'étais émue. Mais il garde l'esprit toujours vif et je crois que sa famille s'illusionne encore à son sujet. C'est bien triste de le voir s'éteindre ainsi peu à peu.

J'ai de bonnes nouvelles du trio Letourmy qui fait à Alençon une cure de repos et de bons produits normands. Hélène paraît ravie et je pense qu'elle t'aura écrit de son côté. Ils repasseront

⁸ Henry Jeannin-Naltet, 26 septembre 1904/2 août 1943 (fils de Laure JN, sœur de Jean TM)

à Paris le 11 avril et s'arrêteront deux jours à Chalon avant de regagner Toulon. Jean va donc enfin connaître son nouveau petit-fils. Et dire que là-bas, en Tunisie, Marie-Rose doit en avoir un autre qui a déjà certainement plusieurs semaines.

Nous vivons suspendus aux communiqués quotidiens concernant l'approche d'Abel vers la villa de Sion, mais je ne crois guère au débarquement allié que tous les Parisiens attendaient avec certitude déjà pour le mois dernier !

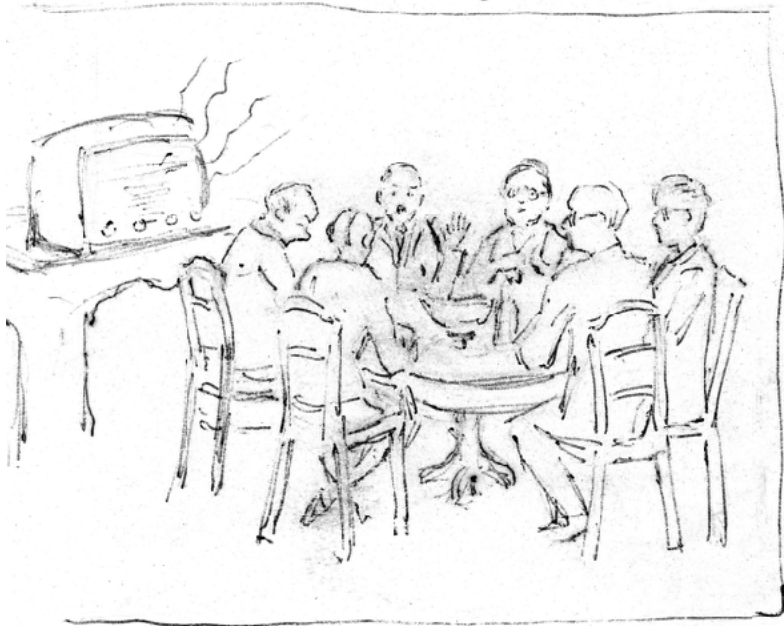
Je mets surtout maintenant mon espoir dans la Sainte Vierge qu'on a tant priée encore dans la France entière, qu'elle ne peut pas ne pas avoir pitié de nous.

Au revoir ma chère Colette. Je te charge de mon bon souvenir pour Tatie et pour le cher poète dont j'attends toujours les œuvres qu'il m'avait promises. Il se rappelle certainement les poésies que je lui avais réclamées. Dans le doute, il peut en ajouter d'autres. Elles me feront un très grand plaisir et d'avance je le remercie. Je souhaite que le beau temps favorise le camp et les vacances de Pâques à Sarrau et je regrette avec toi la messe en plein air qui aurait peut-être attiré bien des gens n'allant jamais à l'église. Comment va Louis ? Transmets-lui mes bonnes amitiés.

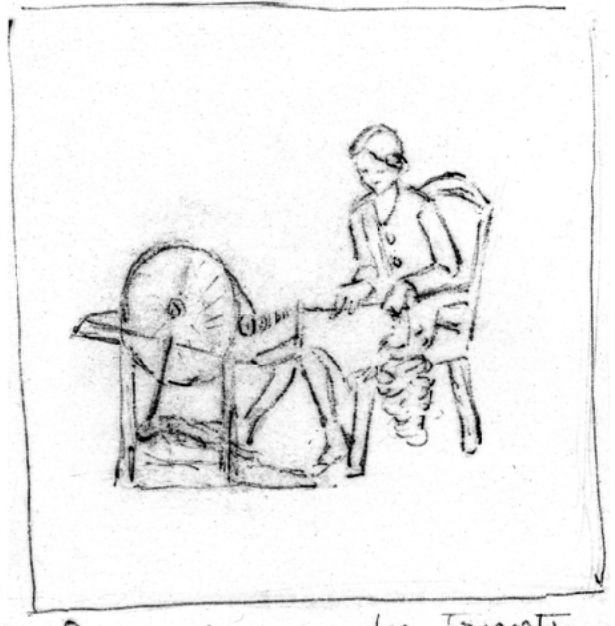
Je t'embrasse bien fort ainsi que tes quatre chenapans. Ta sœur affectionnée.

Charlotte.

La vie à Chalon



C'est l'heure de la Radio Suisse



Pour faire des truits,
on filait la laine

Croquis tirés du Carnet « Souvenirs de guerre 1942-1944 » de Charlotte TM.

Lettre de Charlotte TM à sa sœur Colette Boutan

Chalon, mardi 13 avril 1943

Ma chère Colette,

Je viens bien vite t'apprendre une bonne nouvelle : la naissance de la petite Françoise Penet, le 7 mars, à Zriba. Nous avons reçu hier soir le bienheureux télégramme (transmis par la Croix-Rouge à M. Letourmy à Vichy) et nous disant en même temps que « tous allaient bien » là-bas. Tu juges de mon émotion et de notre joie à tous ; joie que nous avons pu tout de suite partager avec les Letourmy qui débarquaient une demi-heure après à Chalon.

Marie-Rose doit être bien heureuse d'avoir une fille ! Cette petite bonne femme a déjà cinq semaines. Quand la connaissons-nous ? Et en même temps, quel soulagement de savoir les enfants en bonne santé, quoique ces nouvelles remontent déjà à un mois. C'est tout de même un répit dans ces jours de continuelle angoisse, où je pense plus spécialement encore à Abel qui doit être non seulement à l'honneur, mais... en danger !

J'ai actuellement des sentiments cruellement partagés et, comme je l'écrivais à Germaine, je songe à mes enfants comme s'ils étaient sur la grève du Mont-Saint-Michel avec le flot accourant vers eux à la vitesse d'un cheval au galop... mais aussi avec le sentiment qu'Abel est sur ce flot et viendra à l'heure critique sauver ses frères et sœurs. Marie-Rose se trouve encore à un point plus avancé de la grève... Vraiment il ne faut pas trop penser, et plus que jamais se confier aveuglément à la Providence, à la protection de la Sainte Vierge et de mes deux petits anges protecteurs. J'ai le sentiment que bientôt nous verrons la fin de ce cauchemar.

Hélène, Jean et François sont donc ici, pour 48 heures, et j'en jouis bien je t'assure. Le petit François, tout vif et gracieux, a fait la conquête de toute la famille, non moins que Jean, son père.

Je t'écris à la hâte, car nous nous apprêtons à partir tous ensemble à Jeamproies pour voir ce pauvre Henri. Merci bien de ta lettre que j'ai reçue avec joie ce matin et merci de tes bons vœux d'anniversaire. Je pense que tu ne vas pas tarder à aller t'installer à Sarrau où je te souhaite un bon séjour. J'évoque les jours magnifiques que nous avons passés ensemble il y a juste un an, et je revois cette jolie campagne toute fleurie. Transmets mon bon souvenir à tous les amis de là-bas. Je t'embrasse bien fort ainsi que les enfants. Mes meilleures amitiés à Louis.

Ta vieille marraine.

Charlotte.

Lettre de Charlotte TM à Colette Boutan

Chalon, lundi 19 avril 1943

Ma chère Colette,

J'ai été bien émue ce matin en recevant ta lettre qui, si elle ne m'apprenait pas la bonne nouvelle transmise déjà par une autre voie, me communiquait un nouveau message venant, celui-là, directement des Penet. Nos lettres se seront croisées, chacune s'empressant à annoncer la bonne nouvelle à l'autre. Nous avons essayé de répondre par la Croix-Rouge, mais n'avons pu envoyer d'ici qu'un message de 25 mots qui mettra peut-être six mois à parvenir !

Mais on nous a dit que le destinataire du télégramme, c'est-à-dire Louis, avait quelque chance de pouvoir en envoyer un autre en réponse. C'est pourquoi je te renvoie le message de Vichy, en demandant à Louis (beau teint !) de vouloir bien tenter la chose. Bien entendu je vous en rembourserai les frais qui doivent être d'environ 150 fr. pour 25 mots. Vous pourriez mettre dans le texte « transmis nouvelle naissance Françoise à Jean Charlotte installés Chalon. Letourmy 120 route Faron Toulon ». Par la même occasion, je te donne l'adresse de ces derniers. Si tu la veux pour toi plus complète, c'est « Les œillets, 120 route du Faron. Toulon ».

Le fait de ce télégramme envoyé à Lecture prouverait que les enfants n'ont encore reçu aucune nouvelle de moi depuis le 11 novembre ! Ils ne savent pas où je suis. Et pourtant, Dieu sait que j'ai tout fait pour leur en envoyer, par tous les moyens et par tous les pays ! En dernier lieu, ce sont des lettres confiées à des avions partant d'Italie ou de Vichy.

Tu sais que ma démarche faite auprès du Maréchal a eu des suites. J'ai été priée par la commission d'Armistice de remplir une fiche de renseignements sur ma personne et de la renvoyer avec cinq photos d'identité. Je vais donc recevoir un de ces jours mon passeport pour l'Italie. Reste à savoir si dans la situation actuelle, il me sera facile ensuite de passer d'Italie en Tunisie. Enfin, je vis d'espoir ! On ne vivrait pas sans cela.

Mardi. J'ai reçu ce matin une longue lettre d'Hélène me donnant des nouvelles de son voyage de retour à Toulon, qui s'est très bien effectué grâce aux places retenues d'avance. L'arrêt de 3 h à Lyon a permis à Hélène et Jean d'aller voir Ginette Créte devenue Mme Lafeuille, qui habitait justement assez près de la gare. Ils étaient tous ravis de se revoir et Ginette avait reçu de récentes nouvelles de sa famille de Tunisie par des rapatriés. Je ne comprends pas qu'Henriette ne nous écrive pas par la même voie. Pendant ce temps, François était confié au Centre d'accueil de la gare, pour les mères et les enfants, installé dans un joli petit moïse où Hélène et son amie le retrouvèrent pour lui donner son biberon avant le redépart pour Toulon.

Et maintenant les voilà dans leur nouveau nid accroché encore plus haut sur les pentes du Faron, mais remis au maigre régime toulonnais. Certes si tu peux leur envoyer des œufs, cela leur fera rudement plaisir, mais ne t'éreinte pas pour cela. Ils ont actuellement de quoi vivre quelque temps sur le poids pris en Normandie. Ils s'étaient en effet bien remplumés tous les deux.

Je n'ai pas encore de nouvelles de la famille depuis son exode vers le Mesnil. Nous nous apprêtons, Jean et moi, à aller passer les jours de Pâques chez notre charmante cousine Marguerite de Villarxxx, la mère d'Odette, amie de mes filles. Je te souhaite bon séjour à Sarrau malgré toutes les fatigues qui t'y attendent. Qui eût cru que tu en serais réduite à aller chercher ton ravitaillement en ville !

J'espère que tu n'es plus obsédée par cette pendue dont tu me parles dans toutes tes lettres et que tu profites avec tes enfants, pleinement, du grand air et de ces beaux espaces que j'évoque tout particulièrement en ces jours anniversaires de notre séjour là-bas.

Transmets à Louis mes bonnes amitiés.

Je t'embrasse bien fort ainsi que les enfants.

Charlotte.

Lettre de Charlotte TM à sa sœur Colette

Chalon, dimanche 2 mai 1943

Ma chère Colette,

Mes journées sont tellement remplies, quoique je n'aie en principe rien à faire, et j'ai un tel flot de correspondance que je n'ai pas encore répondu à ta bonne et longue lettre qui m'a tellement intéressée pourtant !

Avec quel plaisir je l'ai lue et me suis représenté cette journée merveilleuse dans cet admirable cadre de Sarrau où je voyais comme si j'y étais les tentes des cheftaines dans le coin de la pelouse le long du mur de la métairie et l'animation qui les entourait et l'excitation des enfants, et toi rouge et affairée devant ton fourneau faisant sauter tes crêpes, les 11 douzaines de crêpes ! et te multipliant de mille manières ; vraiment tu fais mon admiration ! Mais quelle joie devait déborder de ton cœur, je l'imagine aussi sans peine. Tous les heureux bénéficiaires de vos largesses et de votre hospitalité si largement comprises en conserveront un souvenir réconfortant et inoubliable. Je me suis empressée, comme tu me le demandais, de communiquer ta lettre à Hélène que cela passionnera.

Comme je suis touchée aussi de voir combien tu partages mes inquiétudes et participes à tous mes émois. Tu juges de ce qu'il est en ce moment et comme nous sommes accrochés à la radio, la Radio suisse en particulier, suivant le déroulement de la guerre au milieu de tous ces sites connus, qui furent si souvent pour nous le cadre de si belles promenades et où vivait une population paisible.

Tu te figures en particulier ce que nous avons ressenti en apprenant que Tunis était pris⁹ et, grâce à Dieu, par l'autre côté. Et le jour de la fête de Jeanne d'Arc ! Les enfants doivent en voir !! Mon Dieu ! quand les reverrons-nous enfin ? et que de choses nous aurons à nous dire. Et Abel en particulier qui peut-être sera là bientôt ? Avec quelle ardeur je prie aujourd'hui Sainte Jeanne-d'Arc de nous réunir tous bientôt et d'obtenir la délivrance de notre pays et la paix pour le monde entier... « plus tôt que vous ne l'espérez » a dit le Maréchal. L'as-tu remarqué ? Oui, j'ai confiance que nos épreuves prendront fin bientôt et je peux espérer maintenant que c'est en compagnie de Jean que je repartirai vers la Tunisie.

En attendant, nous nous apprêtons à prendre demain le train pour Paris, d'où, après trois ou quatre jours d'arrêt chez Jean, je continuerai jusqu'au Mesnil pour y terminer le mois de mai en compagnie de maman et de Marguerite. Espérons que la chaleur viendra enfin, car pour l'instant nous gelons et le mauvais temps doit être général. Mais on souhaitait l'eau : ne nous en plaignons pas !



Le général Mathenet reçoit la reddition du général allemand Pfeiffer à Zaghouan, le 13 mai 1943.



Camp à Sarrau 1943.

⁹ 4-7 mai 1943 : l'armée britannique entre à Tunis, l'infanterie américaine à Bizerte.

Nous avons passé jeudi la journée à Lyon (partis à 5 h 1/2 du matin, rentrés à 10 h du soir) et nous avons déjeuné chez les Lamothe ; la brave Suzon toujours suave et surnaturelle, se jetant tout émue dans mes bras, cependant que Lucien s'activait à la cuisine. Nous avons passé là de bien bons moments et avons fait la connaissance de la charmante et vraiment sympathique



fiancée de Xavier. Nous avons été voir aussi Mme Brézun et une partie de ses enfants. Vu aussi à Lyon Ginette Lafeuille (ex Crété) la meilleure amie de mes filles en Tunisie et cousine des Penet. Enfin une journée bien agréable et bien remplie malgré la pluie qui nous accueillit.

Nous y allions aussi pour consulter un oculiste pour nos yeux de plus en plus déficients : les miens du moins. Jean se décide enfin à porter aussi des lunettes pour lire, ce qu'il était réduit à faire en s'armant d'une loupe, le soir à la lumière.

Et que dis-tu des fiançailles Giard-Tommy-Martin-Mottez ? J'avais été mis au courant des premières, lors de mon passage à Paris et m'étais expliquée aussi l'air épanoui, rayonnant de Pascal et pourquoi il trouvait si sympathique la vie de Paris, lui qui l'entrevoyait avec tant de noir. Et pourtant il savait qui l'y attendait, puisque cette idylle dure depuis des années déjà. Ensuite pour Pauline, comme on se réjouit de tous ces heureux événements !

À bientôt encore de tes nouvelles, ma chère Colette. Combien j'ai été émue aussi par l'état de ta pauvre malade, une vraie crucifiée ! Je prie bien pour elle. Je t'embrasse bien fort ainsi que les enfants. Le pauvre Bernard a dû bien jouir de ses vacances.

Amitiés à Louis.

Charlotte.

Lettre de Charlotte TM à sa sœur Colette Boutan

Le Mesnil, dimanche 30 mai 1943

Ma chère Colette,

Je suis toute honteuse en relisant tes dernières lettres et en songeant que je n'y ai pas encore répondu et que je ne t'ai pas écrit le moindre mot depuis que je suis au Mesnil. Et c'était cependant bien mon intention !

Je me ronge tellement certains jours à la pensée de mes enfants et surtout d'Abel, que cela m'enlève toute envie d'écrire. Et pourtant ce devrait être le contraire, pour toi qui me comprends si bien. Je ne jouis donc qu'à moitié de ce séjour pourtant merveilleux, dans ce Mesnil tout embaumé des senteurs du printemps et tout rempli de chants d'oiseaux, dans cette calme et apaisante nature où, sans cette absence si cruelle, on oublierait la guerre et toutes ses horreurs.

Plus de journaux, plus de T.S.F. quel repos pour l'esprit ! Nous comptons sur la rumeur publique pour nous apprendre la fin de la guerre quand elle viendra. Mais on la retrouve tout de même, à Blangy, quand nous y allons acheter notre pain, porter nos lettres, etc.

Oui ! Quelle émotion de me retrouver là et de passer comme une étrangère devant les murs du Manoir débordant d'uniformes gris ! Je me suis seulement décidée l'autre jour à y pénétrer, en compagnie de Me Richaud et là ! quelle vision ! Mais rien d'irréparable au fond : les papiers arrachés, les marches défoncées, les carreaux cassés, tout cela se répare.

Ce qui m'a d'abord soulevé le cœur, c'est la vue du grand drapeau à croix gammée qui ornait tout un panneau de la salle à manger : une salle à manger propre et nette, blanchie à la chaux, un aspect de chapelle avec, sur la cheminée, le portrait d'Hitler trônant comme sur un autel au milieu d'un tas de guirlandes de feuillage et de fleurs. Tout le reste de la maison était transformé en dortoirs. Le salon, le petit salon, les chambres... partout des couchettes s'échafaudaient au point qu'on n'en voyait plus les murs ni les plafonds. Ah le pauvre Abel ! S'il avait vu sa chambre, avec quatre couchettes au moins, surmontées de casques allemands et sa carte de France effacée... mais cela aussi se refera.

Et il faut reconnaître que dans l'ensemble c'était propre et partout il y avait des fleurs. La chambre des garçons, où il y avait au moins 12 couchettes, en débordait. Le garage était transformé en cuisine, et la cour, où bondissait autrefois Capricorne, voyait rouler de lourds camions.

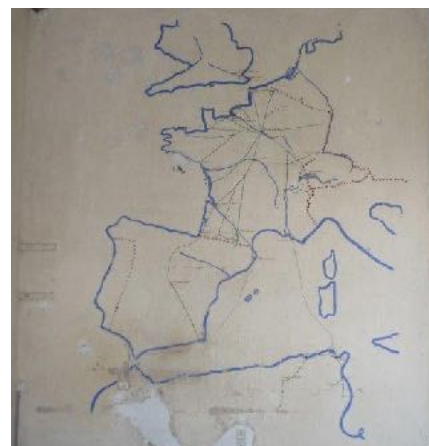
Le jardin était en pagaille, mais les arbres étaient respectés. Les allées, n'en parlons plus ! Une brèche était ouverte dans le petit mur entre les pavillons et l'on pouvait aller tout droit à la rivière. Une bande de jeunes rouquins au torse nu s'ébrouait d'ailleurs sur la prairie d'en face.

Que de souvenirs et de visions familières j'évoquais dans ces lieux dévastés. Mais en sortant de là, je chantais dans mon cœur la chanson du vieux chalet et je pensais que le temps n'est peut-être pas si loin où nous nous retrouverions de nouveau tous réunis autour du vieux Manoir. Dernier couplet :

« ... car Jean et ses enfants l'ont rebâti plus beau qu'avant »

On chantera ça, et bien d'autres choses encore.

Quand notre petit béguinage était au complet, c'est-à-dire quand Jacqueline était là, puisqu'elle est venue passer toute une petite semaine avec maman, Marguerite et moi, nous revenions de



Carte de France dessinée par Abel sur le mur de sa chambre au Manoir de Blangy.

Blangy par le vieux chemin et nous nous arrêtions au Lieu Vannier où un thé réconfortant, accompagné de grillades beurrées ou une pyramide de crêpes, nous attendait. La brave Marie-Jo s'était même jointe à nous un jour, et nous passâmes de bons moments dans ce lieu sympathique. Nous y revenons toujours d'ailleurs ; j'y ai entrepris du jardinage pour y planter les pommes de terre de Jacqueline, et c'est ainsi que nous y passâmes la soirée d'hier, maman et moi, jusqu'à plus de 10 h du soir. Quel temps exquis il faisait ! Et que la campagne était jolie ! Nous fîmes halte, un autre jour, chez Fourquemin qui nous exhiba tout ravi une lettre de toi ! Il était allé la chercher derrière une pile d'assiettes, dans le fond d'une armoire ; et il me la fit lire, tout heureux de l'entendre une autre fois (Marie n'était pas là). Il s'occupait de ton colis et j'espère qu'il te parviendra à temps.

Nous avons été très intéressées, maman et moi, par ta dernière lettre racontant la grande journée de la Confirmation à Lectoure (maman t'écrira demain) et je vois d'ici tes deux princes de Galles. Et combien j'admire une fois de plus ton ingéniosité et l'esprit d'initiative de tes enfants, organisant des loteries avec des produits introuvables ; et ton courage à braver tous les obstacles pour rapporter du ravitaillement à Lectoure. Je suis heureuse de voir s'élargir ton cercle d'amies jeunes et sympathiques. Cela doit transformer ta vie.

Et c'était aujourd'hui la fête des Mères. Tes enfants ont dû t'entourer d'une façon touchante : je les vois d'ici. Et nulle mère ne le mérite mieux que toi ! Ici, maman et moi, mères sans enfants ou presque, nous nous sommes fêtées mutuellement en confectionnant des douceurs : quatre-quarts, crème fouettée (spécialité de maman). Inutile de dire que je pensais surtout à mes enfants en évoquant leurs touchantes poésies et tous leurs petits cadeaux de l'an passé ! Et cet après-midi nous sommes allées voir les deux ombres de Beaucourt, dont la solitude s'égaie d'un rayon de lumière sous la forme d'une blonde, gracieuse et fraîche jeune fille : Mlle d'Aigneaux qui nous offrit avec ses tantes, thé, tartines et petits gâteaux. Tu vois que mon séjour au Mesnil se prolonge ; mais je n'y resterai pas au-delà du 8 juin pour aller retrouver Jean à Chalon.

Maman t'a envoyé une copie de la carte de Marie-Rose du 24 avril. Nous en avons reçu deux autres depuis, mais antérieures, et déjà ils commençaient à s'abriter et ne vivaient que sur les produits de la ferme : œufs, lait, vin, huile, légumes, etc. Olivier commençait à marcher et Daniel se faisait gaver de chocolat par les soldats allemands qui occupaient les lieux ! Françoise, menue, grossissait à souhait.

J'attends maintenant anxieusement des nouvelles plus récentes. Et il ne me reste plus, maintenant, que la place de t'embrasser, ma chère Colette, ainsi que les enfants.

Meilleurs souvenirs à Louis.

Charlotte.

Le Mesnil, 30 mai 1943

Prière pour retrouver mes enfants

à Notre-Dame du Mesnil

Mon Dieu, rendez-moi mes enfants !

En ce jour où l'on fête celles qui sont les Mères
Et qui sont fières d'être entourées de leurs enfants,
Souvenez-vous que j'en ai douze
Et pas un n'est près de moi ce soir !
Deux sont chez vous, en Paradis.
Mais vous m'en aviez laissé dix,
Et pas un, je vous dis, n'est ici.

Mon Dieu, rendez-moi mes enfants !

Et vous Marie, m'entendez-vous ?

Puisque vous êtes Mère aussi !

Vous qui avez tremblé pour votre Tout-Petit,
De crainte qu'il n'ait froid ou qu'il ne dormit pas.
Vous qui l'avez caché, de peur qu'on l'emportât
Et qu'on le tuât !

Vous qui l'avez cherché, anxieuse, éperdue,
Quand vous l'avez perdu de vue,
Un jour qu'il vous avait quittée.

Vous qui l'avez suivi, le cœur tout déchiré,
Le soir de sa grande agonie,
Ô vous qui l'avez tant pleuré,
Marie, alors vous comprenez

Que je tremble aussi pour tous les miens
Qui sont si loin !

Vous qui vous penchiez, attentive
Sur votre cher petit Enfant,

Penchez-vous aussi sur les miens.

Veillez sur eux ! Gardez-les bien !

Et dites à votre fils Jésus

Qui eut pitié durant sa vie

De tant de cœurs endoloris :

« Souvenez-vous que c'est ma fête !

« Puisque je suis votre Mère.

« Une autre mère est en détresse

« Faites-lui une gentillesse

« Et redonnez-lui ses enfants !

« Et ne tardez pas, je vous prie.

« Car c'est de la part de Marie

« Votre Maman !

Lettre de Charlotte TM à sa sœur Colette Boutan

Chalon, lundi 14 juin 1943

Ma chère Colette,

J'ai dû attendre mon retour à Chalon pour trouver enfin le temps de t'écrire et te dire avec quel ravissement et quel amusement j'avais lu ta « Gazette » illustrée, que j'ai eu la chance de saisir au passage en traversant Paris. On ne se lassait pas de la lire et de la relire et d'en extraire toute la saveur, et de découvrir toujours un détail nouveau dans les dessins ! Mais quand, ma chère, as-tu trouvé le temps d'écrire tout ce poème et surtout de le dessiner ? C'est bien sûr entre minuit et 2 h du matin, toutes les nuits ! Tu ne devais plus dormir, je vois ça, l'inspiration te tenant éveillée des heures et des heures !

Enfin, c'est réussi et je ne regrettais qu'une chose : c'était de ne pouvoir l'envoyer à Hélène qui l'aurait savouré, je t'assure, ce poème ! elle qui fut cheftaine et qui connaît Sarrau. Tâche donc de le lui envoyer s'il en reste encore quelque chose, car il était déjà usé jusqu'à la fibre quand je l'ai lu !



Communion solennelle de Bernard Boutan.
Juin 1943

J'ai lu aussi avec un plaisir extrême ta lettre racontant la Communion solennelle de Bernard. Cela aurait mérité aussi des illustrations ! mais la relation en tenait lieu, tous les détails étaient vécus, et j'ai suivi comme si j'y étais tous les épisodes de cette journée mémorable dont non seulement Bernard, mais toute la famille conservera un souvenir ému. J'avais communié à la messe du Mesnil spécialement à son intention ce jour-là. N'as-tu pas payé ça de trop de migraines et d'insomnies ? Mais qu'est-ce que cela en regard de tant d'émotions, de grâces, de joie profonde ? Quelle satisfaction dans ton cœur maternel !

Dire que Dominique aurait dû la faire aussi sa Communion solennelle, cette année... et France sa Première Communion. Rien n'a dû avoir lieu évidemment. Et espérons que nous les

fêterons maintenant sans trop tarder. Et quelle joie ce sera alors !

Figure-toi qu'un nouvel espoir surgit à mon horizon. Outre les rumeurs qui circulent partout sur la fin prochaine de la guerre, Jean a pu revoir à Paris un certain M. Villemer qui se trouvait en mission à Tunis au mois de mars dernier et avait vu Henriette, lui proposant à ce moment-là de favoriser son rapatriement et celui des enfants si elle le désirait. Henriette lui avait répondu qu'elle cherchait plutôt à me faire revenir en Tunisie. Ce monsieur a en effet des appuis solides auprès du gouvernement, et il a dit à Jean qu'il m'aiderait à obtenir un passeport pour l'Espagne pour retourner auprès de mes enfants.

Nous entreprenons donc de nouvelles démarches qui j'espère enfin ! aboutiront cette fois ; et je me vois déjà lancée, seule cette fois, à travers ce pays que j'ai traversé si souvent avec les enfants et où Françoise ne manquera pas de me protéger ! et m'embarquant pour atteindre enfin l'autre bord de la Méditerranée où tous les obstacles me sembleront alors aplanis. Il me semble que j'aurais des ailes ! j'aurais d'ailleurs peut-être à faire usage de l'avion.

Enfin je me recommande une fois de plus à tes prières pour la réussite de ce projet qui n'est pas sans effrayer Jean quelque peu, mais si j'y arrive c'est que la Providence m'y aura aidée et je n'aurai rien à craindre. C'est du moins ce que je me dis. En attendant, nous nous apprêtons à faire, Jean et moi, un voyage moins lointain aux environs d'Autun, dans le Morvan, où nous allons

même nous fixer durant une quinzaine de jours. Jean est chargé dans cette région d'organiser l'exploitation d'une carrière de manganèse. C'est un petit pays perdu, mais je crois très joli et je t'enverrai sûrement de mes nouvelles de là-bas. Nous allons y partir le mardi 22 (c'est un voyage par autocar) pour en revenir vers le 10 juillet. Et j'espère qu'à ce moment-là tout sera prêt pour mon grand départ !

Je ne t'ai pas raconté mon court passage à Paris où Jean était venu me rejoindre. J'y ai revu toutes les sœurs bien entendu, et les beaux-frères et les belles-sœurs, dînant un soir chez les Lebel, un autre soir chez les Courbe, déjeuner ou dînant chez les Philippe Tommy-Martin et chez les Pierre TM, et distribuant partout des fromages du Mesnil ; gardant pour nous (pour notre séjour à Saint Prix) et pour Hélène surtout ceux que la brave Marie Fourquemin avait tenu à me donner : « Hélas ! Vous ne voudriez pas ? Quand on a tant de malheur... ». Et c'est dans l'hospitnière avenue de Villiers que nous avons une fois de plus été hébergés.

Les sœurs m'ont remis pour Bernard leurs cadeaux de Première communion, confirmation, et je vais les mettre à la poste à Saint-Marcel les Chalon.

Mardi : Je termine ma lettre. J'ai revu ce matin seulement ma belle-sœur Laure qui était allée passer les jours de Pentecôte auprès d'Henri, dont l'état se prolonge, mais en s'affaiblissant progressivement. Il a une résistance extraordinaire. Mais quel calvaire pour ses parents qui le savent perdu ! Je pense que tu as dû recevoir des nouvelles d'Hélène qui devait te renvoyer la carte de Francis. Je ne sais encore ce qu'elle fera cet été où Jean doit partir en manœuvres et quitter aussi, je crois, Toulon définitivement. Elle est de plus en plus en extase devant son Nounouchet : un vrai petit guignol paraît-il, mais elle commence à trouver dure la côte de son Faron.

Au revoir, ma chère Colette, et merci de toutes les nouvelles dont j'ai bénéficié, ayant profité aussi de tes lettres à maman au Mesnil. Ne t'éreinte pas trop ! Je t'embrasse bien fort ainsi que Bernard, Philippe, Roseline, Olivier. Et j'oubliais de te dire aussi le plaisir que j'avais eu à voir leurs photos : j'en ai même gardé une, celle des deux confirmés, si gentils tous les deux. Mes compliments pour leurs costumes ! Meilleures amitiés à Louis.

Ta vieille marraine.

Charlotte.

Lettre de Charlotte TM à sa mère Geneviève Rivière



Saint-Prix, lundi 21 juin 1943

Ma chère maman,

Je n'ai pas encore eu le temps de t'écrire depuis mon départ de Chalon, et pourtant je pense bien à toi et espère que tu as pu atteindre Lille sans difficulté, le lendemain même du jour où Amiens avait été bombardé. Ta lettre du 16 que j'ai reçue juste avant de quitter Chalon m'a fait bien plaisir et je t'en remercie.

Nous voilà donc, Jean et moi, installés dans ce joli et pittoresque pays du Morvan depuis samedi dernier. Nous sommes partis de Chalon à 6 h du matin par un autocar qui nous a conduits à Autun, d'où un deuxième autocar nous a menés à travers un pays de plus en plus accidenté et boisé, jusqu'à Saint Prix, petit village situé à flanc de coteau où nous fûmes accueillis par la brave et avenante propriétaire de la maison où nous logeons et dont nous occupons deux pièces (plus un vestibule) au rez-de-chaussée, avec vue sur les bois et coteaux du voisinage.

L'installation est des plus rustiques, mais très propre : cabinets au fond du jardin, eau à la fontaine du village, une belle eau qui s'écoule dans un vaste bassin et où nous allons (c'est surtout Jean qui est chargé de la corvée) plusieurs fois par jour remplir seaux et brocs. Jean scie aussi le bois (on a le bois en abondance) avec lequel j'allume le fourneau trois fois par jour, un petit fourneau qui tire à merveille heureusement, mais qu'il faut bourrer tout le temps. Où est le robinet à gaz de Toulon ? le bouton électrique du Mesnil ? Mais l'essentiel est que nous avons pu jusqu'ici y mettre des poêles ou des casseroles bien remplies.

Nous sommes arrivés ici comme un jeune ménage qui s'installe, avec des caisses d'ustensiles et de linge neufs, et aussi avec du ravitaillement (J.N naturellement) où figurait mon beurre du Mesnil (que j'avais salé à Chalon) et mes quatre derniers fromages Fourquemin. Nous avons trouvé sans peine ici des pommes de terre, des salades, des fraises, et hier en nous promenant (il y a ici de ravissantes promenades, des bois et de l'eau courante partout) nous avons trouvé une ferme dont la brave fermière m'a donné des œufs et du fromage blanc dont je me suis régalée tout comme au Mesnil... je compte bien y revenir ! Jean pendant ce temps faisait la causette avec son mari, ancien combattant de la guerre de 14 et découvrait qu'ils avaient participé à la même bataille du bois d'Ailly près de Saint-Mihiel.

Les fonctions de Jean ici consistent à se promener pour y faire des recherches géologiques et nous partons ensemble : c'est tout plaisir dans ce joli pays ! Mais nous sommes un peu au bout du monde et les nouvelles ne parviennent qu'avec beaucoup de retard, comme celles qui en partent. Nous avons entendu l'avant-dernière nuit les avions qui allaient bombarder le Creusot et entendu les lointaines détonations (à 30 km d'ici). Lille n'a-t-il pas été bombardé récemment ? J'ai pensé à Thérèse et j'attends impatiemment des nouvelles.

Des enfants, toujours rien, hélas ! Jean a aux pieds les belles chaussettes que tu lui as faites et les trouve très confortables. Je n'ai pas encore terminé celles que je lui faisais. J'ai pu envoyer de Chalon à Hélène un colis de légumes : choux, choux-fleurs, carottes, asperges et aussi quelques pâtes et deux fromages Fourquemin. Elle avait bien reçu le petit colis de beurre envoyé par Eugénie à Pont-l'Évêque et s'en régala.

Au revoir, ma chère maman. Je te souhaite une bonne fin de séjour à Lille et t'embrasse de tout cœur ainsi que Pauline et tout l'entourage. N'oublie pas mes amitiés à Marie Lanel.

Ta fille affectionnée.

Charlotte.

Lettre de Charlotte TM à sa mère Geneviève Rivière

Saint-Prix, mercredi 30 juin 1943

Ma chère maman,

Il y a si longtemps que je n'ai eu de tes nouvelles que je ne sais où tu te trouves actuellement. J'ai reçu ta dernière lettre il y a une quinzaine de jours, avant ton départ pour Lille. J'aurais aimé avoir de tes nouvelles de là-bas. Mais les courriers semblent avoir de la peine à arriver jusqu'à St Prix ! Ou est-ce la censure qui les retient ? La dernière lettre que j'ai reçue d'Hélène a mis 10 jours à me parvenir. Et de la famille je n'ai eu de nouvelles que par Marguerite.

Cela complète notre impression d'être tout à fait au bout du monde, dans ce haut Morvan où la ligne la plus proche de chemin de fer est à plus de 20 km. On y est vraiment au calme. Si ce n'était le tourment où je suis sans cesse de vouloir retrouver mes enfants, et l'inquiétude d'être sans nouvelles, je me trouverais fort bien dans ce beau pays où, de quelque côté qu'on se trouve, un harmonieux paysage s'offre à vos yeux et où les promenades offrent des charmes à l'infini avec leurs bois, leurs belles allées d'arbres, leurs prairies où courent partout des ruisseaux, et les beaux horizons que l'on découvre en montant.

Nous sommes allés l'autre jour jusqu'au village le plus éloigné du Morvan : (702 m ; le plus haut sommet est à 900 m) Glux, admirablement situé entre des crêtes boisées et dont la jolie église, qui s'avance en avant du village, domine tout le pays. C'est de là que descend chaque dimanche et plusieurs fois par semaine pour dire la messe, le brave curé (ancien combattant et prisonnier libéré) qui fait à pied ses 5 km de montagne (10 km aller et retour). Il ne craint pas sa peine. Dimanche dernier il présidait ici tous les rites de la Fête-Dieu, avec procession en montant par la route jusqu'à une propriété voisine, où un magnifique reposoir était dressé au fond d'une belle allée d'arbres... et il repartait ensuite, toujours à pied, dans sa montagne pour présider la même cérémonie à Glux.

Il y a deux jours, nous avons fait une grande promenade de 17 km, en grande partie en forêt, jusqu'aux gorges de la Canche, pique-niquant au bord d'un petit torrent dans la solitude la plus complète ; nous arrêtant au retour chez le forestier qui habite ces solitudes et qui nous emmena en auto à travers de magnifiques forêts de sapins (partout ailleurs ce sont surtout des châtaigniers, des hêtres, des bouleaux) qui occupent les hauts sommets, jusqu'à une ancienne mine de plomb que Jean désirait voir. Cela coupait agréablement notre promenade pédestre que nous fîmes d'ailleurs sans fatigue, tant l'air était frais et léger, n'ayant plus au retour à nous laisser descendre jusqu'à St Prix.

Tout l'air est embaumé en ce moment de l'odeur des foins ; toutes les prairies en fleurs des premiers jours ont été fauchées et partout, grimpant et descendant, circulent de hautes charrettes de foin, tirées par des paires de grands bœufs blancs. Je continue à ramasser des fraises des bois à chaque promenade. L'autre jour j'en avais rapporté tellement que j'en ai fait de la confiture. Il y a aussi plein de myrtilles et bientôt des framboises. J'ai bien pensé aux 20 ans de Miriam. Comment s'est passée cette fête mémorable ? Je t'envoie deux photos de François qui t'amuseront et amuseront les Courbe et les Delattre, mais renvoie-les-moi. Nous pensons être ici encore une dizaine de jours : chez Monsieur et Madame Laudet. Saint Prix. Saône-et-Loire.

Je t'embrasse de tout cœur ainsi que les sœurs.

Ta fille affectionnée.

Charlotte.

Lettre de Charlotte TM à sa sœur Colette Boutan

Saint-Prix, 10 juillet 1943

Ma chère Colette,

D'abord que je commence par te faire part des bonnes nouvelles qu'un télégramme nous apportait enfin, hier soir, me plongeant dans l'émotion et la joie, me soulevant la pierre de plus en plus lourde que j'avais sur le cœur. Des nouvelles d'Abel ! Enfin ! Voilà ce que disait ce télégramme transmis par la cousine Favre des Courbe, à qui il avait été adressé : « Tous bien. Laurent, Francis reçus baccalauréat. Bonnes nouvelles Abel. Tchad » signé d'Henriette.

Tu sais que Jean avait correspondu avec la cousine Favre, lui demandant de transmettre de nos nouvelles à nos enfants. Elle a pu le faire, envoyant télégramme et lettre par avion. Et la réponse est arrivée par la même voie, bien plus rapide que la Croix-Rouge. Quelle joie de savoir Abel vivant ! Tu n'imagines pas ce que je me rongais ! Depuis huit mois exactement nous ne savions plus rien de lui. Enfin je reprends courage. Mais alors que nous l'imaginions talonnant ses nègres vers la villa de Sion, il était toujours au Tchad. C'est peut-être grâce à cela qu'il est encore en vie. Mais je pense en tous cas qu'il doit maintenant pouvoir correspondre avec ses frères et sœurs, et que bientôt il obtiendra une permission pour les rejoindre. Quant aux deux bacheliers, nous nous réjouissons bien aussi de leurs succès, surtout pour le brave Toto¹⁰ qui travaillait si consciencieusement. Le bachot de Philo de Laurent complète les précédents. J'admire qu'au milieu de toutes les perturbations de la guerre, et quasi sur un champ de bataille, tous ces examens se soient passés comme si de rien n'était.

Et maintenant que je te remercie de ta bonne et longue lettre que j'ai lue et relue avec un plaisir particulier. J'ai été tout attendrie aussi de la ressemblance trouvée par le cher poète (qui ne m'a toujours pas envoyé les vers promis... je les attends !) et je voudrais bien te ressembler moralement autant que physiquement ! Mais j'en suis loin. Je voudrais tant avoir ton courage, ton dévouement, ta Foi... mais je rentre mon admiration en moi-même.

Et pourtant elle n'est pas mince devant tout ce que tu entreprends encore maintenant, comme mère de dix enfants ! dans Sarrau devenu maison d'accueil, colonie de vacances, clinique d'accouchement, etc. Tu n'as pas fini de te dépenser et de te couper en quatre, je vois ça. Mais n'est-ce pas ton plus grand bonheur que de faire celui des autres ? Je souhaite comme toi que tous ces va-et-vient ne fatiguent pas Louis. Mais sans doute préfère-t-il encore cela à une occupation en règle de réfugiés indésirables.

Et c'est donc Pauline qui a ouvert le feu. Comment l'as-tu trouvée ? Comment s'était effectué son voyage ? À l'instant je reçois sa lettre et les photos que tu y as ajoutées. Je ne me lasse pas de les regarder. Les groupes sont charmants et les physionomies joliment réussies, chacun dans son caractère. Quel air angélique à ce Filou ! Les autres sont parfaits aussi. J'admire les jolies aubes des enfants de cœur. Le bon gros Olivier n'a pas changé, pas plus que les autres d'ailleurs. C'est Philippe qui paraît s'allonger en empiétant sur le droit d'aînesse de son frère. Enfin ces photos me font un plaisir immense et je t'en remercie mille fois.

Notre séjour à Saint Prix poursuit son cours tranquille. Comme cela m'amuserait en effet que tu y sois aussi. Ce pays est vraiment plein de charme. Mais tu me flattes en me comparant à la reine Marie-Antoinette à Trianon ! On s'adapte, en tout cas, avec une facilité extraordinaire à la rusticité où nous retrouvons sans doute nos habitudes ancestrales. Je souffre beaucoup moins

¹⁰ Toto est le surnom de Francis TM

que les premiers jours de me « salir » les mains ; et hier, tu aurais pu me voir brassant et lavant dans une eau couleur de purin, de la bonne et douce laine que nous avons rapportée d'un petit hameau juché dans la montagne, et avec laquelle je compte, après l'avoir fait filer par les femmes du pays, tricoter une veste à Jean qui me la réclame pour son prochain hiver en France !!

Notre vie de ménage ouvrier sans enfants s'agrémente tous les jours de quelque nouvelle jolie promenade. Et nous sommes accueillis tour à tour par de braves paysans, anciens combattants qui racontent à Jean leur campagne de 14, en nous offrant crêpes, fromages, jambon, etc. et par les châtelains du voisinage non moins généreux et avec qui nous retrouvons des tas de connaissances communes, voire même les Penet. Un de ces ménages a été en Tunisie.

Et pour complaire à la douairière d'un de ces châteaux, qui est un écrivain de livres de romans pour jeunes filles (style 1880 et Veillées des Chaumières) je me suis lancée à corps perdu dans la lecture romanesque de « Mon chevalier »¹¹ et du « Château des Airelles », trouvés à la bibliothèque du village et qui auraient fait ma joie lorsque j'avais 15 ans. L'auteur, quoique femme, signe Gabriel Franay, le dernier nom est celui de la propriété.

J'arrive au terme de ma dernière feuille de bloc et il ne me reste plus que la place de t'embrasser. Que je te dise aussi avec quel soulagement j'ai appris la mort de ta pauvre cancéreuse qui je suppose n'a plus besoin de prières maintenant. Nous sommes à Saint Prix jusqu'au 20. Baisers aux enfants. Amitiés à Louis.

Charlotte.

¹¹ Gabriel Franay, romancière, est le pseudonyme de Mme Louis Quioc, née en 1861. L'ouvrage « Mon chevalier » est couronné par l'Académie française en 1893, prix Montyon.

Lettre de Charlotte TM à sa sœur Colette Boutan

Chalon, jeudi 29 juillet 1943

Ma chère Colette,

J'ai eu le plaisir de recevoir et de lire non seulement ta bonne lettre du 21 à moi adressée, mais celles encore que maman et les sœurs m'ont fidèlement transmises et tout cela m'a tenue bien au courant de tous les événements et faits et gestes de ta vie si remplie. Je me demande comment tu arrives à « tenir » !

Enfin j'ai été tellement émue par ta lettre et par ta confiance admirable en la Providence pour arriver à nourrir tes nouveaux pensionnaires et satisfaire leurs robustes appétits, que j'ai attendri aussitôt mon neveu Paul sur ta situation si méritoire et (malgré les règlements et contingentements auxquels on est astreint) j'ai obtenu qu'il t'envoie un petit paquet de pâtes et quelques bouillons Kub, ceux-ci non contingentés ; ainsi aurai-je peut-être contribué à soulager un peu, pour un jour ou deux, ton souci de ravitailleuse, qui doit être véritablement écrasant.

Je t'écris encore de Chalon, mais demain soir je serai à Paris ; je pars en effet pour aller recevoir sur le quai de la gare de Lyon, Hélène et son nounouchet qui quittent définitivement Toulon, Jean partant de son côté pour La Baule où Hélène ne peut songer encore à s'installer ; celle-ci va se réfugier au Mesnil où elle ne sera pas fâchée de trouver un peu plus de fraîcheur qu'à Toulon et surtout un peu plus de beurre et de lait. Elle m'avait demandé de monter dans son train à Chalon, mais ce train est interdit dès Avignon, aussi je la précède pour pouvoir, à Paris, aller la cueillir dans son compartiment, gare de Lyon, à son arrivée.

Alors donc, une fois de plus, je fais mes valises sans que ce soit encore pour le grand voyage auquel j'aspire ! Mais j'ai bon espoir que cela ne tardera peut-être plus. Jean qui, à peine revenu de Saint-Prix, est parti pour Paris où l'amiral Estéva (qui ressent à son sujet quelques remords) avait exprimé le désir de le voir, en revient ce soir, ayant donc vu l'amiral en question qui lui a dit qu'il allait s'occuper de mon passeport. Il s'en occupera, je pense, d'autant plus activement qu'il doit tenir à faire acte de réparation.

Jean a été hébergé chez les Courbe toujours si accueillants et a pu voir toutes les sœurs avant leurs départs pour des destinations différentes : qui Avranches, qui le Mesnil. Inutile de te dire que, malgré mon impatience grandissante de repartir en Tunisie, je me réjouis bien de revoir Hélène et son guignolet et de revoir un peu la famille. Tu seras donc la seule que je n'aurai pas revue !!

Je ne suis pas fâchée non plus d'aller retrouver un peu de fraîcheur au Mesnil, car il fait ici une chaleur torride digne de la Tunisie ! Mon neveu Henri, que ma belle-sœur ne quitte plus, est dans un état de plus en plus pitoyable, qui me fait penser à celui de ta cancéreuse, et on aspire vraiment à voir la fin de son martyr ; mais la vie est tenace, c'est incroyable !

Vendredi, je termine ce mot avant d'aller prendre mon train. Le voyage va être atroce avec la chaleur : j'ai déjà la migraine. Mais enfin, tout cela n'est rien et je pense à la brave Hélène qui, de son côté, est aussi dans le feu de ses derniers préparatifs et pour un voyage deux fois plus long. Elle doit arriver demain matin à Paris. J'espère que Clotilde ne t'a pas donné jusqu'ici trop d'émotions et que tout se passe bien là-bas !

Je file et t'embrasse de tout cœur, ainsi que tous ceux qui t'entourent. À une autre fois plus longuement. Je pense qu'Hélène et moi pourrons partir au Mesnil mardi ou mercredi au plus tard.

Charlotte.

Lettre de Charlotte TM à sa sœur Colette Boutan

Chalon-sur-Saône, le vendredi 17 septembre

Ma chère Colette,

Comme tu es bonne de m'avoir écrit en ce jour mémorable du 8 septembre, qui voyait toutes nos prières monter de toutes parts, en union vers le ciel ! et combien je suis touchée de penser que toi et Béatrice, vous êtes allées tout exprès à la messe, et sous la pluie ! et dans l'orage, ce qui triplait encore vos mérites ! pour vous associer de loin à nos prières.

À cette même heure, mais sous un ciel clair et frais, toute notre colonie mesniloise s'ébranlait vers Blangy et à cette messe matinale et familiale, j'évoquais, comme bien tu penses, celle de la Première Communion de Dominique d'il y a quatre ans... Comme il m'eût été agréable, après cela, d'entrer au Manoir et d'offrir, comme il y a quatre ans, le petit déjeuner à tous les pieux pèlerins parmi lesquels se trouvait, comme alors, la brave Anne-Marie Dastarac... et Pauline. Mais nous dûmes nous contenter de l'hôtel de Bernay où notre invasion (nous étions 14, et même 15, car nous avons cueilli au milieu du village, Me Richard) fit quelque esclandre. Tout le monde était affamé et se jetait avec voracité sur les tartines de beurre et le café au lait.

Tu as su qu'au cours de notre neuvaine, nous avons reçu quatre messages familiaux dont un télégramme d'Abel du 16 juillet ! le premier message direct depuis 10 mois ! Et le plus récent en date. Il était envoyé par le Caire, et il disait : « Excellente santé. Bon courage » ! Tu imagines notre joie et notre émotion ! Nous l'avons reçu juste le jour anniversaire d'Abel, 1er septembre. Quelle touchante attention de la Providence ! De même que celui de Marie-Rose du 21 juin, souhaitant la fête à son papa, nous était arrivé le jour de sa fête à elle, le 30 août. Nous avons répondu aussitôt à ces messages, mais quand leur parviendront-ils ?



Abel TM.

Le message d'Abel qui nous était adressé à Chalon prouvait qu'il avait eu de nos nouvelles. J'imagine qu'il peut maintenant correspondre normalement avec ses frères. J'ai été très intéressée de savoir que Mme Favre t'avait écrit pour te demander l'adresse de Marie-Rose (c'est simplement : Mme Penet Zriba Tunisie). Je lui ai en effet envoyé il y a longtemps déjà une lettre pour Marie-Rose et, plus récemment, par Miriam, une lettre adressée à Henriette. À ce moment-là, elle avait répondu qu'elle ne pouvait l'envoyer. La frontière a donc dû se rouvrir depuis. Je vais lui récrire de mon côté.

Pour en revenir à ce 8 septembre, fête de la Nativité, c'est ce jour-là que Jean et moi avons quitté le Mesnil (ta lettre est donc venue me retrouver ici, hier seulement). Nous ramenions avec nous la jeune Jeanne, bien guérie, laissant derrière nous, bien appliqué sur la barrière de la cour, un écriteau en langue allemande disant : « Maladie infectieuse. Défense d'entrer (verboten) ». Certainement, papa du haut du ciel avait protégé la maison, par l'entremise de cette providentielle diphtérie. Qu'eut-il dit, ce pauvre papa, de voir sa maison occupée par l'armée allemande ?

On t'a raconté toutes les phases de cette menace d'occupation : l'arrivée des officiers venant inspecter les lieux et insistant, malgré notre exhibition en masse et l'annonce de la

diphthérie, pour visiter toutes les pièces de la maison. Dès leur apparition, nous nous étions précipitées, Marie-Jeanne et moi, pour remettre des draps sales aux lits vides et donner un air habité aux chambres qui justement la veille avaient été évacuées par les Jean Rivière. Le clou de la visite fut l'entrée dans la chambre de la malade. Jeanne qui se sentait mieux était en train de se lever quand ils étaient déjà dans l'escalier. Je m'étais précipitée : « Recouche-toi vite et prends des airs mourants... » Et le fait est qu'ils furent impressionnés en pénétrant sur le seuil (sur le seuil seulement) de la chambre, et surtout en apercevant, laissée bien en vue sur la table, la collection de toutes les petites boîtes d'ampoules qui avaient servi aux piqûres anti-diphthérie. Du coup ils reculèrent prudemment... et ils renoncèrent décidément à occuper les chambres.

Mais ils maintenaient quand même leur dévolu sur le salon et le bureau qui leur convenaient si bien. Ce fut alors le grand chambardement : le vidage de tous les placards du bureau (si ce pauvre papa avait vu ça !) Et le transport du salon vers la salle à manger, des meubles les plus précieux et en particulier du piano, ce qui donna d'ailleurs à cette salle un air d'intimité familiale assez sympathique. Mais ces précautions restèrent vaines. L'administration militaire allemande très prudente, avant d'occuper les lieux, renvoya encore le major qui, sur la vue des ordonnances du médecin, renonça définitivement à l'occupation même partielle de la maison.

Tu as été au courant aussi, sans doute, des émotions de Germaine qui a failli en faire une maladie, au sujet de sa petite maison, et la veille vigilante qu'y faisait Maurice et des déménagements successifs, vraie vision d'exode !, que nous y avons opéré à l'aide de toute espèce de véhicules, dont la voiture de François, avec François lui-même émergeant de tout un lot de vieux habits à Tonio. Parmi tous les objets évacués de chez Germaine (dont les armes à feu capables de nous faire tous condamner à mort) on avait découvert un providentiel seau hygiénique qui va fort à propos renforcer l'état précaire des cabinets de la maison dont le siège avait été démoli. Je crois que cette petite maison a fini par servir d'infirmerie, sous la surveillance même de Germaine qui est arrivée juste à temps de Paris pour en faire le chien de garde.

On a dû te raconter que dans ce pauvre Mesnil envahi, les enfants ne pouvaient même plus se livrer en sérénité à la cueillette des mûres et des noisettes dont les soldats allemands se montrent aussi très amateurs... on en découvrait derrière les haies et les petits chemins les plus inaccessibles.

Enfin j'ai tout de même passé là-bas quelques bonnes semaines et Hélène et son nounouchet en ont bien profité aussi. Les voilà maintenant partis en Alençon. Ils devaient quitter le Mesnil en même temps que Cécile et Marie-Jeanne qui, elles, partaient pour Caen, j'ai même grand-hâte d'avoir des nouvelles de ce voyage. Hélène devait m'envoyer des photos la représentant avec son fils, et que je lui avais commandées à ton intention, mais je les attends encore et ne pourrai malheureusement les glisser dans cette lettre. Ce sera j'espère pour la prochaine fois.

Je suis désolée que tu n'aies jamais reçu les pâtes que je t'avais annoncées. Une vraie offre de Gascon ! Mes neveux m'ont appris, en effet, qu'ils n'avaient pu en faire l'envoi à cause d'une surveillance très stricte sur les expéditions de produits contingentés. J'espère que tu auras mieux reçu les deux fromages que j'avais chargé Pauline de te porter de ma part. Cette dernière est peut-être encore auprès de toi ?

Quant à nous, pauvres errants, après avoir donc passé trois jours à Paris où j'ai revu les Lebel et fait enfin la connaissance de M. Letourmy (nous l'avions invité à déjeuner au restaurant avec sa famille et je l'ai trouvé très sympathique. Jean, qui a surtout les traits de sa mère, lui ressemble par bien des côtés), nous sommes revenus une fois de plus à Chalon, au foyer toujours accueillant des Jeannin-Naltet ; mais nous en repartirons mercredi prochain pour nous rendre à

Tallende, chez les Pierre Tommy-Martin où nous resterons une quinzaine de jours (adresse :



« Pour Maman. La dernière photo de Laurent avant son départ en septembre dernier. Il est affreux avec sa moustache et n'a pas daigné sourire au photographe, un charmant américain. Je dois avouer cependant que c'est assez ressemblant ». Henriette TM.

Manoir du Feix Tallende Puy-de-Dôme). Je vais essayer en passant par Clermont de voir Ginette Blanc (Renoux) qui se trouve aux environs. Pauvre Ginette, qui soupire tant aussi après son retour en Tunisie !

Redonne-moi donc bientôt de tes nouvelles, si tu en trouves le temps, ma chère Colette, et dis à Marguerite-Jean que je m'apprête à lui écrire pour la remercier de sa bonne hospitalité avenue de Villiers. Embrasse-la bien pour moi, ainsi que tous ses enfants si gentils et sympathiques, à commencer par la brave et dévouée Pépée (si Rivière comme tu dis). Embrasse aussi pour moi la désinvolte Clotilde. Que j'ai de peine à penser que son beau petit Michel, beau comme un enfant d'exposition quand je l'ai vu à Paris, est devenu un enfant pâle et maladif !

Embrasse aussi pour moi ton gentil quatuor. N'y a-t-il pas quelques photos illustrant ces inoubliables vacances ? Enfin je t'embrasse, ma chère filleule, de tout cœur, en te chargeant de mon meilleur souvenir pour Louis.

Ta vieille marraine grisonnante.

Charlotte.

Lettre de Charlotte TM à sa sœur Colette Boutan

Tallende, le 5 octobre 1943

Ma chère Colette,

Voici la carte que contenait l'enveloppe que tu as eu la trop grande discrétion de ne pas ouvrir et dont tu étais certainement curieuse de connaître le contenu. Une autre fois, si tu reçois à mon nom un message extraordinaire venant de Suisse ou mieux encore de Tunisie, n'hésite pas à l'ouvrir pour en prendre connaissance avant de me le renvoyer. Si la nouvelle était urgente, tu pourrais même me télégraphier à l'adresse de Mme Riollet ou Jeannin-Naltet, à Saint-Marcel les Chalon (Saône-et-Loire).

J'avais reçu, il y a quelques jours, le double de cette carte rédigée identiquement et adressée à Saint-Marcel d'où elle m'est revenue ici. Tu verras, d'après ces nouvelles, que l'îlot familial resté à Radès commence à se disloquer et que je ne trouverai déjà plus mes enfants au complet quand je reviendrai !

Ce départ de Laurent pour Alger me cause du souci. D'abord son éloignement de la famille, son isolement dans un milieu où il sera peut-être heureux, mais trop livré à lui-même ; la jeunesse algérienne n'a pas fameuse réputation. Et puis il tenait tout de même, auprès d'Henriette, un rôle de chef de famille.

Vraiment, l'épreuve n'était pas suffisante encore ; et je me fais de plus en plus l'effet d'être une graine au fond d'un mortier, qui ne cesse d'être torturée par le pilon. Je t'assure que je suis quelquefois à bout de courage et que j'en arrive à perdre la foi ! Il va y avoir un an dans quelques jours que j'ai quitté mes enfants et 11 mois que je supplie le Ciel de me les rendre. Qu'est-ce qu'il faut donc faire pour l'attendrir et être écoutée ?

T'ai-je dit combien j'avais été touchée du dernier pèlerinage que tu as encore fait à mon intention avec Béatrice et Guiguite Brézun ? Tes prières ont certainement plus de mérites que les miennes et devraient obtenir enfin cette grâce tant souhaitée ! C'est vrai que je ne t'ai pas remerciée encore de ta dernière lettre qui m'est parvenue ici et m'avait fait, comme toujours, un immense plaisir. J'espère que Marguerite-Jean a bien reçu la mienne et les photos que je l'avais chargée de te remettre.

Nous sommes encore pour trois jours à Tallende où maman nous écrit lettre sur lettre, pour nous demander de revenir au plus vite au Mesnil où les Allemands envahissent la maison. Nous allons donc, une fois de plus, reprendre nos valises au bout des bras (si encore c'était pour partir en Tunisie !) et j'espère que nous arriverons à franchir sans peine les obstacles et les dangers qui se hérissent maintenant partout devant les pauvres voyageurs.

Nous n'avons pas mis moins de deux jours pour aller de Chalon à Tallende, à la faveur de ponts sautés, de trains déraillés, etc. qui nous avaient fait manquer nos correspondances. Et c'est grâce à cette brave Suzon que nous sommes allés nous réfugier à Lyon, et passer la nuit ailleurs que dans des salles d'attente.

J'aurais voulu pouvoir rester un peu à Chalon dans l'attente des nouvelles de mes enfants, et du miracle qui doit me ramener auprès d'eux, car c'est là qu'aboutissent toutes les formalités qui sont tout de suite retardées de quatre ou cinq jours dès qu'on s'en éloigne, et puis la crainte aussi de se trouver coupé et de ne pouvoir rejoindre ce centre. Enfin, il faut se résigner à n'être qu'une pauvre épave dans les mains de la Providence.

Mercredi 6. Je continue ma lettre après avoir reçu au courrier d'hier ta longue missive, renvoyée par Henriette de Paris, et que j'ai lue avec le plus vif intérêt, te voyant comme toujours

en butte avec mille peines et difficultés et tourments que tu surmontes avec un courage admirable. Je comprends le déchirement que cela a dû être pour toi de voir partir l'une après l'autre, Pauline, puis Clotilde, et cet enfant que tu considérais un peu comme tien !

D'un autre côté tu dois avoir bien besoin de repos, et le départ de tes hôtes va te permettre de souffler un peu. Et cette kermesse pour laquelle tu t'es encore démenée, dans un dernier sursaut d'énergie (que dis-je ? Avec toi, ce n'est jamais le dernier !) Quel succès ! Mes compliments et mes compliments aussi à tes enfants.

Ta description de départ avec Pauline et les enfants dans le train d'Agen et de ta posture douloureuse pour arriver à prendre pied dans le compartiment, ressemble tout à fait à ce qui était la mienne, de posture, dans le car qui constituait la dernière étape de notre voyage Chalon-Tallende. Les voyages deviennent vraiment impossibles et je n'ai jamais tant voyagé !

Notre séjour à Tallende touche donc à sa fin. Nous avons fait quelques jolies promenades dans ce pays accidenté et plein de souvenirs pittoresques et la brave Marie-Pierre est pleine d'attentions et de petits soins pour nous. J'ai pris contact seulement hier avec les Michelin revenus de Fontenay et chez qui nous n'avons plus le temps d'aller déjeuner comme ils l'auraient souhaité. Marguerite-Marie¹² doit venir cet après-midi nous voir.

Nous comptons, à notre retour, nous arrêter encore à Lyon, chez la brave Suzon¹³. Tu sais qu'elle est sans nouvelles de son mari et que ses fils, après avoir été arrêtés, ont été expédiés en haute Silésie. Malgré ça, elle est toujours sereine et résignée.

Je devrais bien prendre exemple sur elle, et comme tu dis, je devrais être touchée de toutes les attentions que la Sainte Vierge a eues pour moi au cours de cette neuvaine que nous lui avons faite au Mesnil. C'est déjà beaucoup d'avoir de leurs nouvelles, même lointaines. Et l'essentiel est surtout de les savoir vivants et bien portants. Mais ces nouvelles transmises par Mme Favre me paraissent incomplètes. Comment n'y est-il fait aucune allusion aux autres enfants pour dire au moins qu'ils vont tous bien ? Je reste donc sur celles qui datent de la fin de juin et qui remontent déjà presque à quatre mois !!

Jean continue d'employer son activité dans des recherches de documents sur l'histoire des mines dans l'Antiquité gauloise et romaine et fait là-dessus d'intéressants rapports qu'il envoie à ses patrons. La bibliothèque de Clermont, comme celle de Chalon, lui offre de grandes ressources sur ce sujet.

J'ai de bonnes nouvelles d'Hélène qui, après un séjour campagnard avec Mesdames Leturc, près d'Alençon, est revenue à Alençon même. Elle soupire après son cher Jean qui n'a pu encore venir la chercher pour l'emmener à Pornichet. Il paraît que François commence à marcher le long des meubles et devient de plus en plus fort et vigoureux ; que bébé Il prospère aussi. Je t'adresse ma lettre à Lectoure où je te suppose revenue.

Écris-moi à Chalon. Je t'embrasse bien fort, ma chère Colette, ainsi que les enfants. Mes meilleures amitiés à Louis.

Ta vieille marraine.

Charlotte.

¹² Marguerite-Marie Michelin (MMM) est née Puiseux. Sœur de Madeleine Corpet

¹³ Suzanne Lamothe est la cousine germaine de Charlotte TM (Rabut/Wallon)

Lettre de Charlotte TM à sa sœur Colette Boutan

Le Mesnil, jeudi 4 novembre 1943

Ma chère Colette,

Voilà bien des jours et des jours que je songe à t'écrire, me trouvant bien indigne de n'avoir pas encore répondu à ta dernière bonne lettre. Il faut avouer que je manque souvent de courage pour écrire, mais mon temps est aussi très rempli, et puis tous ces voyages les uns après les autres me troublent et me fatiguent. Enfin, me voilà pour quelques semaines stabilisée au Mesnil. J'y remplis les fonctions de cuisinière, bonne à tout faire, mais j'y jouis tout de même de quelques repos et loisirs et j'en profite pour t'écrire enfin.

Je rentre du jardin où j'ai passé deux heures sur un transat à me rôtir au soleil, et me voici maintenant dans le home salle à manger-salon qui est devenu une pièce tout à fait sympathique et confortable avec d'énormes bûches qui se consomment doucement dans la grande cheminée. C'est là que nous vivons, quand je ne suis pas à tourner autour de mes casseroles, ou au jardin.

Le temps est merveilleux : doux, calme, ensoleillé, un peu ouaté. La Toussaint habituellement si morose et pluvieuse fut tout ensoleillée ; l'église du Mesnil fut toute pleine de monde, le matin comme le soir aux Vêpres, avec grand déploiement de lumières, de charitants et d'ornements, et le cimetière tout nettoyé, ratissé et fleuri, ressemblait à un jardin.

Jean Rivière est venu passer ces deux jours de fête au Mesnil, passant son temps, en dehors des offices, à courir au ravitaillement et repartant chargé comme un mulet ; et nous attendons maintenant Jacqueline samedi prochain.

Jeudi soir. Ta lettre et tes bons vœux viennent de m'arriver, toujours fidèles en cette fête de Saint-Charles, et me touchent profondément. Je t'en remercie de tout cœur ! Et merci surtout pour cette messe où je me suis trouvée associée avec papa, et qui ne manquera certainement pas de me valoir bien des grâces. Tu ne pouvais me faire un plus beau cadeau de fête ! Sans m'en douter, j'y ai participé de loin, ce matin.

J'avais tenu, en effet, à assister à la messe pour fêter mon saint patron et celui de mon brave Charlot, et j'étais allée à Blangy, cheminant sous un beau ciel étoilé à l'heure où, d'habitude, j'étais encore dans mon lit. Je suis d'autant plus heureuse en pensant qu'à cette même heure, tu assistais aussi à une messe dite à mon intention.

Et sais-tu qu'une première faveur m'était déjà obtenue ? Aujourd'hui même je recevais un message d'Abel ! N'est-ce pas vraiment touchant ? Juste le jour de ma fête ! Et ce message écrit de sa main était le premier depuis bien des mois où je revoyais son écriture. Il disait :

« J'espère revoir Marie-Rose et Henriette très prochainement. Bon courage et à bientôt. Abel »

S'il pouvait dire vrai : à bientôt ! Il a dû déjà revoir ses frères et sœurs, car ce message, malheureusement non daté, doit remonter au mois de juin ou juillet ; et tu imagines avec quelle hâte j'attends des nouvelles de cette réunion familiale ! Ces dernières nouvelles, comme celles reçues de Radès, où il était fait allusion à la prochaine venue d'Abel, remontent tout de même à près de quatre mois ! Comme c'est long !

Depuis ma dernière lettre qui était, je crois, datée de Tallende, nous avons continué de rouler nos bosses et nos valises (tel le perpétuel juif errant !) à travers des voies ferrées plus ou moins coupées et visions de trains catastrophés, avec quelques haltes en cours de route : chez les Michelin, à Bonneval (c'est tout près de Tallende) où nous déjeunâmes en compagnie des Robert Puiseux ¹⁴ toujours bien sympathiques. Très jolie propriété et très cérémonieux déjeuner... Autre halte chez les braves Rouchy ¹⁵ à Clermont où je revis aussi Ginette Blanc à qui j'appris les fiançailles de Mimi qu'elle ignorait. J'avais appris cette nouvelle par le dernier message de Marie-Rose daté du 22 juillet.

¹⁴ Robert Puiseux a épousé Anne Michelin, fille d'Édouard Michelin.

¹⁵ Pauline Deltombe épouse de Charles Rouchy, est la fille de Valentine Wallon et de Célestin Deltombe.

Autre halte enfin chez cette bonne et brave Suzon qui nous hébergea à Lyon où nous passâmes une nuit avant de rentrer à Chalon. Huit jours après, nous repartions de Chalon, ployant sous nos valises, et obligés de descendre à Dijon pour y reprendre l'express de Marseille que des accidents (devenus à peu près journaliers) avait détourné de sa voie normale.

Là, j'invoquai comme toujours Saint-Raphaël pour qu'il nous aide à trouver place dans le train qu'une foule de voyageurs s'apprêtait à prendre d'assaut, quand l'archange nous apparut soudain sous les traits de Serge Guibert qui s'apprêtait à monter dans le même train et qui, nous délestant de nos valises, nous trouva immédiatement trois places dans le même compartiment. Ainsi fîmes-nous un voyage très agréable en sa compagnie, causant de tout et en particulier de la famille.

Il s'informa très affectueusement de toi et de Louis. Ce brave Serge¹⁶, il est vraiment sympathique, et il a des idées saines et pleines de bon sens. Il a trouvé à Lyon, grâce aux Jean Rivière, une grande maison avec jardin pour y loger sa famille. Tu sais que Françoise attend aussi un bébé pour le mois de décembre. Que d'éclosions à cette date !

Notre arrêt à Paris fut très court : juste le temps, pour moi, d'aller revoir avec Jean le chef des passeports allemand, qui détient le pouvoir de me retenir ou de me renvoyer en Tunisie, et cette visite me laissa pleine d'espoir. Je crois, maintenant, que je ne vais pas tarder à l'avoir, ce bienheureux passeport qui me ramènera près de mes enfants ! Et en plus de cela quelques jours après Jean revenu à Paris, au sujet justement de ce passeport, apprenait aussi auprès d'un comité nord-africain qu'on envisageait le prochain retour de quelques personnes : femmes, enfants, vieillards, vers l'Afrique du Nord. Ainsi pourrions-nous peut-être bientôt repartir ensemble tous les deux ! Jean se classant déjà dans la catégorie : vieillards ! Verrions-nous donc enfin nos prières exaucées ?

Mais là-dessus, voilà qu'Hélène m'appelle au secours pour la prochaine naissance de la petite Marie qui doit naître un peu avant Noël, et c'est vers ce moment-là que j'espère justement mon retour. Sans doute me fais-je des illusions ? Et peut-être le Bon Dieu ne me l'accordera-t-il qu'après avoir rempli mes nouveaux devoirs auprès d'Hélène ?

En tout cas les deux tourtereaux n'ont pas encore préparé leur nid ! et Jean, venu dernièrement en permission à Alençon, n'a pu encore remmener Hélène à Pornichet, faute d'y avoir trouvé encore un logement convenable. Tout est, paraît-il, réquisitionné, dévasté ou bourré de réfugiés. Bref, nous entrevoyons déjà, maman et moi, et Jean mon mari, de recueillir Hélène au Mesnil pour cet instant fatidique de la naissance, car Hélène ne veut pas s'imposer davantage à sa grand-mère d'Alençon, laquelle est sans domestique et ne peut, en supposant qu'Hélène aille à l'hôpital d'Alençon, s'occuper seule du petit François, les belles-sœurs étant prises, paraît-il, dans un engrenage de cours...

Nous allons donc peut-être concurrencer la clinique de Sarrau ! ¹⁷ Ne serait-ce pas aussi la meilleure sauvegarde pour la maison du Mesnil ? Enfin tout cela n'est encore qu'à l'état de projet. Hélène semblait espérer encore pouvoir partir avant le 15 novembre, Jean étant, paraît-il, sur la piste d'une maison. Tout cela me paraît bien tardif et plein d'imprévoyance ! Et malgré cela, ils ne s'en font pas, ni l'un ni l'autre. Ils sont vraiment jeunes ! Il est bon de compter sur la Providence, mais il ne faut pas en abuser.

Tu as appris la naissance du nouvel Antoine¹⁸, fils d'Antoine ? Cela n'a pas été tout seul, paraît-il. Mais l'enfant est un beau bébé. Nous n'en avons pas d'autres détails.

Il est temps de clore ma lettre pour écrire à Hélène justement. Tu ne m'as jamais dit si tu avais bien reçu les trois petites photos d'Hélène et de François que je t'avais envoyées par l'entremise de Marguerite Jean, dans une enveloppe ou papier à part pour toi. J'espère qu'elles te sont parvenues. Je t'embrasse bien fort, ma chère Colette, ainsi que tes enfants.

¹⁶ Serge Guibert est le fils d'André Guibert et de la fameuse Louise Guibert / Hallopeau. André Guibert est lui-même le fils d'Adèle Wallon, épouse d'Aristide Guibert.

¹⁷ François Jullien, fils de Clotilde Giard/ Jullien, est né le 30 juillet à Lectoure.

¹⁸ Le petit Antoine Giard est né le 26 octobre 1943 à Lambersat (Nord).

Merci encore de ta bonne lettre et de ta précieuse messe. J'espère que Louis va mieux. Transmets-lui mon bon souvenir et embrasse aussi pour moi ce brave Bertrand, ton ancien fils d'adoption.

Ta vieille marraine.

Charlotte.

Lettre de Charlotte TM à sa sœur Colette Boutan

Paris, samedi 27 et dimanche 28 novembre 1943

Novembre 1943



Ma chère Colette,

Que je commence d'abord par t'annoncer la nouvelle, reçue hier, et de la main même d'Hélène, de la naissance de la petite Marie Letourmy¹⁹. Cette nouvelle sensationnelle et inattendue (on ne l'attendait que dans 3 semaines !) m'a accueillie hier à mon retour à Paris, et

¹⁹ Marie Letourmy est née le 25 novembre 1943.

c'est la brave Hélène elle-même qui l'annonçait, m'écrivant toute une carte qui commençait par : « Ma fille vient de débarquer en trombe... je suis encore toute émue de ce qui m'arrive... etc. ». Enfin, la mère et la fille étaient en bonne forme, la fille suçait ses doigts avec avidité, mais le pauvre François était quelque peu abandonné et Hélène me suppliait d'arriver le plus vite possible.

J'imagine le campement et la pagaye et l'émotion de toute cette affaire ; et je me demande avec inquiétude comment ça marche à présent et qui est-ce qui s'occupe du pauvre François. Hélène avait bien une petite bonne, mais quand je songe à tout ce qu'il y a à faire autour d'une jeune maman et de son bébé... et pour que tout continue de marcher dans la maison (tu en sais quelque chose !), c'est effrayant ! Et je voudrais me trouver subitement transportée là-bas ! mais il me faut patienter encore 48 h, et ce n'est que lundi soir, qu'avec ma place retenue, j'arriverai auprès de cette pauvre Hélène (pauvre, mais toute joyeuse d'avoir une fille !) qui se trouve démunie de linge, de layette et tout et tout... son mobilier et ses affaires, dont son linge, dont sa layette, se trouvant en panne à Toulon. La pauvre petite Marie arrive quasiment comme l'Enfant Jésus dans sa crèche.

Et toutes les tantes et les cousines qui, dernièrement, se mettaient en quatre afin de trouver des combinaisons pour accueillir la future mère et assurer la garde de François, se mettent maintenant à tricoter avec un ensemble touchant brassières et chaussons pour vêtir la nouvelle-née. Comme c'est précieux, tout de même, d'avoir une famille nombreuse !

Dimanche. Nous sommes donc rentrées du Mesnil maman, Marguerite-Jean et moi, après quelques bons derniers jours encore passés dans cette campagne qui a vraiment son charme, même en cette saison. Nous avons eu aussi un jour la féerique et charmante vision de la neige, tombant en gros flocons légers et recouvrant les toits de chaume, les arbres, les prés, toute la campagne. Mais ce joli spectacle, que je n'avais pas contemplé depuis des années, ne dura que l'espace d'une matinée ; le soleil qui fit scintiller quelques instants toute cette belle neige, eut vite fait de la faire fondre.

J'ai revu à Paris toutes les sœurs, sauf Jacqueline chez qui nous dînons ce soir et Cécile qui viendra cet après-midi avec maman, sa pensionnaire pour quelques jours.

Et sais-tu que j'ai reçu avec émotion encore de nouveaux messages de mes enfants : l'un, entre autres, écrit par France et Dominique en séjour à Zriba où ils faisaient une cure de lait et de raisin ; un autre message nous disait que France avait fait sa Première Communion le 15 août ! ... que Dominique avait fait sa promesse de loupveteau. La vie continue sans moi...

J'ai été bien touchée de ta dernière lettre et t'en remercie mille fois. Je ne peux pas croire plus que toi qu'il y ait 30 ans que je suis mariée ! À part mes rides et mes cheveux gris, je me sens toujours identiquement la même, avec un plus grand trésor d'affection et, à cause de cela, plus attachée encore à la vie et tout ce qui est jeune.

Je me doute bien de tout ce que tu aurais fait pour Hélène si tu avais pu le faire, et si les circonstances l'avaient demandé... mais la Providence a fini par arranger les choses. Je t'écrirai plus longuement de là-bas, mais je termine maintenant cette lettre plusieurs fois interrompue, après toute une après-midi remplie par les visites multiples qui se sont succédé dans les salons de Marguerite : un avant-goût de la réunion du 1er janvier ! Nous courons maintenant rue de l'Arcade où Jacqueline nous attend à dîner et je te quitte en t'embrassant de tout cœur, ma chère Colette, ainsi que le sympathique petit quatuor. Mon meilleur souvenir à Louis et à Tatïe et aux amis. Embrasse aussi ce brave Bertrand de ma part.

Charlotte.

Adresse d'Hélène : Ker Pierrette. Rue des Petites Orphelines. Pornichet. Loire inférieure.

Pornichet Décembre Noël



Anniversaire de mariage

22 novembre 1913-22 novembre 1943

Ces lignes, ma Charlotte, à toi sont destinées.
Trente ans de vie à deux et mes soixante années
N'ont en rien altéré mes premiers sentiments.
Tu n'as toujours pour moi que vingt et deux printemps.

De Paris en Espagne et d'Espagne en Afrique,
Tu m'as de douze enfants fait le don magnifique.
Que Dieu nous montre encore deux générations
S'égalant l'une à l'autre en bénédictions!

Poème écrit par Jean TM pour son épouse Charlotte, à l'occasion de leurs 30 ans de mariage.

Lettre de Charlotte TM à sa sœur Colette Boutan

Décembre 1943

Ma chère Colette,

Ta lettre et celle qu'elle contenait, me donnant des nouvelles des enfants, m'ont causé un vif plaisir. Cette bonne Mme Favre joue vraiment un rôle providentiel pour nous ! Et si j'ai été bien ennuyée de savoir que les études de Laurent se trouvaient interrompues, j'ai éprouvé par contre un soulagement en pensant qu'il devait donc se trouver toujours dans le sein familial. Je redoutais pour lui cet internat supposé à Alger.

Je le retrouverai donc lui aussi si, comme j'en ai l'espoir, je m'embarque enfin cet hiver pour retourner là-bas ! Et si Abel pouvait enfin se trouver comme il l'espérait réuni à ses frères et sœurs, alors ce serait merveilleux. Mais je n'y croirai que lorsque j'y serai et je passe encore par bien des moments de découragement et de désespoir. D'Abel, nous sommes sans nouvelles depuis son télégramme du 17 juillet, et il me semble qu'à Radès ils n'en reçoivent pas non plus. Où peut-il être ? Et que fait-il ? Depuis plus de trois ans, nous ne savons plus rien de sa vie, sinon par des suppositions. Quand viendra donc le jour bienheureux du revoir ? ...

La réalité présente me retrouve donc auprès d'Hélène et d'un nouveau-né, comme si j'avais quitté Radès il y a trois semaines. Mais ce deuxième nouveau-né ne ressemble pas du tout au premier. As-tu reçu la longue lettre qu'Hélène avait écrite à Jacqueline pour lui raconter en détail cette naissance, en la chargeant de te la transmettre ? Lettre à laquelle elle n'a d'ailleurs pas répondu : je crains donc qu'elle ait aussi oublié de te l'envoyer. Mais ce n'est déjà plus d'actualité et maintenant Hélène qui trotte et qui s'active comme si rien ne s'était passé, a repris sa vie normale et mes fonctions de garde — malade, sage-femme, nourrisse sèche et cuisinière à l'occasion, qui étaient en effet fort absorbantes au début de mon séjour ici, s'en trouvent réduites d'autant.

Je ne suis plus que la nourrice sèche du tyran François qui est bien drôle, bien mignon, mais à l'âge infernal où l'on commet toutes les sottises possibles et où l'on n'a de paix que quand il dort... Le voilà justement qui se réveille, après sa sieste qui n'est jamais bien longue... La petite Marie est aussi peu absorbante que son frère peut l'être. Sage comme une petite poupée, on ne la tire de son berceau (ou plutôt de son petit moïse) que pour lui donner ses biberons qu'elle absorbe en 10 minutes, avec la même avidité que sa mère tétait au même âge, en suçant son pouce après comme avant ; on la change deux fois par jour et puis ça y est, elle redort le reste du temps. On n'est pas plus facile.

Et quelle simplification que ces biberons (au lait de vache) qu'elle digère admirablement, à côté du tintouin que nous avons avec François au même âge pour arriver à lui faire téter le sein de sa mère. Quelle opération laborieuse c'était ! Et ce pauvre petit qui ne poussait pas et criait des journées entières ! Il a joliment changé ce « pauvre petit » ! Si tu le voyais ! Quel gros père joufflu et dodu, et quel polisson ! Sa sœur n'est pas encore bien grosse, mais elle est toute rondelette et me rappelle mes nouveau-nés, alors que François était à cent lieues de leur ressembler. Elle sera donc du côté d'Hélène dont elle a déjà la grande bouche et les yeux bien fendus et bien vivants, de même que le tempérament, quoiqu'Hélène était à cet âge plus criard, il me semble.

La maison des Letourmy est à 100 mètres de la mer, abritée dans les pins et le soleil y donne l'après-midi. Après quelques jours de froid, il fait un temps doux et ensoleillé. Mais je n'ai pas encore eu le temps d'aller jusqu'à la Baule pour évoquer mes souvenirs de jeunesse et les tiens et ceux de la petite enfance d'Abel et Marie-Rose. Je me propose d'y aller demain. C'est à 4 bons kilomètres. Puis nous attendons Jean mon mari, qui va arriver juste la veille de Noël, ne

pouvant arriver plus tôt. Et il nous faudra repartir dès le surlendemain (il ne sera même pas 48 heures ici) pour assister le 27 à Paris au grand déjeuner de maman, réunissant tous ses enfants et petits-enfants. Nous resterons ensuite Jean et moi à Paris, pour assister aussi à la grande réunion familiale du 1er janvier ; et puis nous regagnerons Chalon où j'espère alors me préparer à mon grand départ...

Nous n'aurons pas ici pour Noël de jolies crèches agrémentées de santons et de paysages variés, et dans l'impossibilité de trouver ici le moindre santon, nous en avons improvisé en chiffon et en papier, et notre crèche d'un style rustique est très touchante quand même ; celle des Letourmy est encore à Toulon, avec tout leur mobilier.

Je me suis bien réjouie pour toi des petites distractions qui viennent de temps en temps te mettre un peu de baume dans l'âme et t'apporter des moments de détente en compagnie d'amis très chers : promenade à Gazopouy, séance au cinéma (dont le sujet ne me scandalise pas comme tu sembles le croire !). Je te suis aussi par la pensée sur les chemins raboteux et boueux où tu roules péniblement sur ta bicyclette et je m'intéresse toujours aussi vivement aux moindres faits et gestes de tes enfants et de leur entourage. Les « dernières » d'Olivier nous ont particulièrement amusés. Quand Jean rentra l'autre soir et qu'Hélène lui dit :

– « Il y a une lettre de tante Colette »

– « Ah chic alors ! » s'écria-t-il.

Je ne puis mieux te dire combien tes lettres sont les bienvenues. Il ne me reste plus que la place pour t'envoyer mes meilleurs vœux, ma chère filleule, pour toi, pour Louis, pour tes enfants afin que l'année nouvelle soit bonne pour tous et particulièrement pour toi.

Je t'embrasse bien fort.

Charlotte.



Veille de Noël
- Elle ne se doute de rien ! elle va être contente !
Dépêchons-nous de finir les derniers points !

Lettre de Charlotte TM à sa sœur Colette Boutan

Pornichet, le 27 décembre 1943

Ma chère Colette,

Tu imagines avec quelle émotion nous avons reçu, juste en ce lendemain de Noël, ta lettre et celle qui l'accompagnait. Lue, relue et rerevue, cette lettre ! Je n'en ai pas dormi jusqu'à plus de minuit, tant j'en étais émue, car c'est le soir, au moment de nous coucher, que nous l'avons découverte par hasard dans la boîte aux lettres que nous n'avions pas ouverte ce jour-là, puisque c'était un dimanche, et qu'il n'y a jamais de courrier le dimanche. C'était vraiment la Providence qui m'avait ménagé cette joie pour Noël !

Et cette photo ! Je n'eus pas trop d'une loupe ajoutée à mes lunettes pour la regarder et l'examiner dans tous les coins. Que de changements déjà chez certains ! Et cette photo remonte au mois d'avril. Que sera-ce depuis ? Henriette, Laurent, Charlot, Dominique sont bien encore tels que je les ai laissés, mais les autres se sont transformés... je me demande jusqu'où ira Vincent. Et la pauvre Henriette, malgré son air réjoui, semble avoir bien du souci pour arriver à joindre les deux bouts. La vie ne semble pas encore si aisée là-bas. Et que te dire de Laurent que je me réjouissais de savoir encore à la maison et qui est mobilisé ! Il vient tout juste d'avoir ses 19 ans ! Comme je voudrais qu'Abel ait pu venir les voir à Noël !

Inutile de te dire que je suis bien heureuse que tu aies pu prendre connaissance de toutes ces nouvelles. Tu as vu qu'Henriette réclamait spécialement des tiennes. J'avais dû cependant parler, dans la lettre à laquelle elle fait allusion, de toi et de la naissance du petit Jullien à Sarrau²⁰, mais c'est toujours sur des feuilles assez limitées que j'écris, et l'on ne peut jamais s'étendre en détail. Je réponds à cette bonne Mme Favre et tu voudras bien lui transmettre ma lettre. Je te rappelle son adresse : 29 avenue de Peyrolles. Fr.

Nous voici Jean et moi à la veille de quitter Pornichet où Jean aura tout de même pu passer quatre bonnes journées pleines. Et la veille de Noël, il y avait autour du poêle de la salle à manger, sept souliers ou chaussons (en comptant le soulier de la bonne) ce qui faisait un cercle presque aussi vaste que celui de Radès. Comme tu le dis, un Noël où il y a des enfants, est toujours un joyeux Noël, en dépit de toutes les tristesses et de toutes les catastrophes, et François déballant tous ses jouets (il avait foncé droit en premier sur une petite auto qui était pourtant l'objet le moins gros) était bien réjouissant à voir.

Notre journée se passa ensuite très agréablement au Centre de la Gendarmerie maritime où nous fûmes reçus au Carré des Officiers. Déjeuner (vrai banquet d'avant-guerre) servi par un petit marin à col bleu, avec tous les rites et traditions de la Marine, en compagnie de charmants officiers et de leurs femmes. Une de ces jeunes femmes qui n'a que 20 ans a déjà deux enfants de l'âge de ceux d'Hélène. Les enfants, François et son contemporain, étaient gardés pendant le déjeuner par un autre brave petit marin qui veillait sur leur sommeil.

Après ce banquet où figuraient des huîtres, du pâté, de la quiche, de la langue, du poulet, des pommes de terre frites, etc., etc. Il y eut un arbre de Noël avec distribution de jouets (par un Père Noël qui fit dans la cour une entrée sensationnelle en motocyclette) à tous les enfants des familles des « gendarmes ». Et c'était une atmosphère bien sympathique au milieu de tous ces braves Bretons et marins qui restent toujours bien des marins sous leur uniforme bleu marine à

²⁰ François Jullien, fils de Clotilde Giard/ Jullien, est né le 30 juillet à Lectoure

baudrier de cuir. Quelques-uns, ceux de l'intendance par exemple, portent encore le col bleu et le béret à pompon rouge et cela fait plaisir à voir dans ce pays qui grouille de vert-de-gris.

Après l'arbre de Noël, nous allâmes admirer les six crèches des six escouades, toutes construites avec un art consommé et il fallut décerner le prix à la plus belle (car c'était un concours) ; ce qui était bien difficile, vu qu'ils avaient tous fait de leur mieux, et la plus riche en santons, en paysages variés : lacs, petits ponts, cascades, moulins, effets d'éclairage, etc. n'était pas toujours celle qui avait donné le plus de mal. Mais toutes étaient vraiment touchantes et cela aurait passionné tes enfants... comme les miens ! Ce fut donc une bonne journée de Noël, complétée le lendemain par cette lettre d'Henriette et cette photo, qui m'ont apporté tant de joie !

J'espère savoir aussi comment ce sera passé votre Noël à Sarrau et comment Louis aura supporté ses heures de garde nocturne sur la voie. Nous pensons Jean et moi rester à Paris chez les Rivière (qui trouvent encore le moyen de nous héberger dans leur maison déjà remplie) jusqu'au 6 ou 7 janvier. Nous penserons bien à toi et à tous les tiens au milieu des réunions de famille. Je pense ensuite rentrer à Chalon pour y préparer mon grand départ prévu pour février !

Je te renouvelle mes meilleurs vœux de meilleure année pour toi, pour Louis, et pour les quatre « drôles » et je t'embrasse bien fort, ma chère Colette.

Ta vieille marraine.

Charlotte.

